

UN PASSÉ RETROUVÉ

UN PASSÉ RETROUVÉ

Un polar écrit

au CATTP *Les Alternatives Avion*

**au Service de Diabétologie du Centre Hospitalier
de Lens**

et à l'EHPAD *Montgré* de Lens

avec la complité de :

Michaël MOSLONKA, romancier.

www.michael-moslonka.com

Couverture de l'artiste peintre Jim MC KEE

Les partenaires à l'origine du projet

La ville de Lens
La Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin
Le Département Pas-de-Calais
La Région Hauts-de-France
La Fondation d'Entreprise La Poste
Le Centre Hospitalier de Lens
Le CATTP *Les Alternatives* Avion
L'Hôpital de Jour Psychiatrique du secteur d'Avion
L'EHPAD *Montgré* de Lens
Le Service de Diabétologie du Centre Hospitalier de Lens

Les partenaires à l'origine de ce livre

L'Association L'Arbre de vie – Lens
L'Association La Perche - Lens

Livre imprimé le 16 juin 2021 via The Book Edition

Tous droits réservés

Les auteurs

pour le CATTP *Les Alternatives Avion* :

BARTOCZEK Myriam, DELCROIX Alain,

DETHOOR Fabrice

PRINGARBE Mickaël et SALLAZ José

VASSEUR Sylvie, ergothérapeute

WALCZAK Céline, infirmière

CHEVALIER Sébastien, infirmier

et Charlotte, élève stagiaire

**pour le Service de Diabétologie du Centre
Hospitalier de Lens :**

Mario, S.R., Patrick, Eugène

Daniel, François, Maryse, Ophélie, Franck

Viviane, Mohamed, Lila, Mouard

Manu, Frédéric, Guy, Dominique, Jean-Yves et

Malick

Justine, Delphine, Dorothée, Olinda, Alexia

(personnel soignant)

avec la complicité de
MILON Delphine, cadre de santé
RODRIGUES Céline, IDE éducation diabétologie
COUPET Dorys, IDE éducation diabétologie

pour l'EHPAD *Montgré* de Lens :

DELESTRÉE Jean-Jacques, DUMORTIER Marie,
HAVET Yvette, PETIT Maryline et VANHAUTE
Micheline

MATIFAT Mylène, animatrice coordinatrice
POSCA Évelyne, agent de service hospitalier

Mélissa, Kélia, Orlane
Emilie, Nao et Sandrine
(élèves stagiaires)

Préface et remerciements

Dans le cadre de Polarlens, la Ville de Lens soutient la création par le biais d'actions en lien avec la lecture publique et l'écriture.

Cette année, la 24^{ème} édition de Polarlens avait pour thématique « L'Histoire à la rencontre du polar ; le polar à travers l'Histoire ».

Aussi, les patients et professionnels de l'EHPAD Montgré de Lens, du CATTP Les Alternatives et du service diabétologie de l'Hôpital de Lens se sont adonnés à l'écriture commune d'un roman à enquête ayant une connotation historique en lien avec le passé de Lens et de ses environs.

Le pari lancé aux écrivains en herbe était d'écrire cette nouvelle à partir de mots imposés :

Noir, Mystère, Mémoire, Immigration, Guerre, Enquête, Musée, Tradition(s), Reconstruction et Lenna Cas.

Pari relevé haut la main !

Ce projet d'écriture a été mené avec la complicité du romancier Michaël Moslonka et a donné naissance au polar *Un passé retrouvé* – une histoire ayant pour toile de fond la Seconde Guerre mondiale et le musée de Notre-Dame de Lorette.

Cet atelier, conduit par les soins de Michaël Moslonka, s'inscrit dans le cadre des ateliers d'écriture, avec le soutien financier des partenaires institutionnels dans le cadre du Salon du Livre Policier Polarlens : le Conseil Régional Hauts-de-France, le Conseil Départemental du Pas-de-Calais, la Communauté d'Agglomération de Lens-Liévin et la Fondation d'Entreprise la Poste qui soutient les ateliers d'écritures. À ce titre, il nous est important de les remercier d'avoir pris le pari éclairé de « faire écrire ».

Tout comme il nous est essentiel d'adresser nos remerciements, pour leur volonté d'initier un tel projet, à :
Sylvain Robert, Maire de Lens, Président de la Communauté d'Agglomération de Lens – Liévin,
Hélène Corre, Adjointe au Maire Déléguée à la Culture,
à l'ensemble de la Direction des Affaires Culturelles de la ville de Lens,

Ainsi qu'à :

Edmond Mackowiak, Directeur Général du Centre Hospitalier de Lens.

Il nous est également important de remercier l'ensemble du personnel de l'EHPAD Montgré de Lens, du CATTP Les Alternatives et du service diabétologie de l'Hôpital de Lens qui ont accepté la présence de Michaël Moslonka dans leur quotidien et dans le fonctionnement de leur service.

Mais ce projet n'aurait jamais existé sans l'accueil et

l'implication des patients et du personnel hospitalier, auteurs de cette nouvelle. Leur accueil, leur sympathie, leur expérience et leurs connaissances, leur investissement et leurs idées ayant nourri cette histoire de la première ligne jusqu'à sa conclusion.

« En ce temps de guerre très difficile, je souhaite conserver une trace écrite pour témoigner de ce que nous vivons dans la peur et dans les privations. Pour que jamais personne n'oublie... »

Joseph Levy

Note aux lecteurs

La plupart des lieux utilisés comme décor à ce polar existe ; il nous paraît donc important de préciser que cette histoire est fictive au même titre que les événements rattachés à ces lieux.

La Voix du Nord - secteur de Lens-Liévin,
janvier 2019

LES TRAVAUX DE L'HOPITAL DE LENS ARRÊTÉS

Les travaux du nouvel hôpital de Lens ont dû être stoppés. En effet, les ouvriers ont fait une bien étrange découverte.

Commencée depuis plus de six mois, la construction du nouvel hôpital de Lens a dû être interrompue à la suite de la découverte hier d'un « cimetièrre » militaire datant de la Seconde Guerre mondiale. Les ouvriers décrivent une vision d'horreur. Mais au milieu du charnier, un squelette a attiré un peu plus leur attention.

Il s'agissait d'un corps qui n'était visiblement pas celui d'un soldat, mais, semble-t-il, celui d'un civil : certainement une femme, d'après les premières constatations des experts dépêchés sur place. Ce qui a suscité stupeur et interrogation du côté des enquêteurs. Ceux-ci nous ont confirmé que cette femme gardait, tout contre elle, un coffret métallique contenant des bijoux,

un journal intime - conservé dans un morceau de plastique - et une médaille.

Qui est donc cette femme ? Et quelle valeur ont ces objets personnels retrouvés avec elle ?

En attendant la suite de l'enquête, les squelettes et les objets seront stockés au musée de Notre-Dame de Lorette dans le but d'être expertisés plus précisément. Concernant la reprise des travaux du nouveau centre hospitalier de Lens, aucune date n'a été avancée.

Plusieurs questions restent en suspens : Qui est cette femme ? Pourquoi est-elle enterrée avec ces soldats ? Pourquoi avait-elle ce coffret ? Que contient le journal ?

Toutes ces questions vont devoir trouver des réponses, ce n'est que le début de l'histoire...

Max Nowak

Chapitre 1

Juliette et Simon Turpin avancent avec leur fils Thomas dans les allées du musée de Notre-Dame de Lorette. Âgés respectivement de 40 et de 45 ans, les deux parents sont très attentifs à ce qu'ils voient. Ils marchent lentement afin de ne rien rater tout en tenant leur garçon à l'œil et en lui expliquant l'histoire de tout ce qui est exposé. Ils sont venus ici afin d'approfondir les connaissances de Tom, car, en ce moment, en histoire, il étudie la Première Guerre mondiale.

Autour d'eux sont exposés : des armes, des tableaux, des sculptures, des anciennes tenues de soldat et de vieilles photos en noir et blanc.

Portrait craché de son père, Tom a toutefois les yeux bleus de sa mère. Un peu potelé et joufflu, l'enfant de huit ans est noir de cheveux. Sa coupe courte lui donne un air très sérieux. Un air renforcé par la manière dont il est vêtu. Il s'habille comme un adulte en miniature, avec un petit pull sans manches passé au-dessus de sa chemise impeccablement repassée.

D'habitude curieux et avide de savoir, Tom n'est pas très intéressé par la visite du musée, il a hâte que celle-ci se termine. En effet, il est déjà venu ici avec l'école, il veut rentrer à la maison pour retourner dans sa chambre jouer à la console.

En plus, Roméo, son chien, lui manque. Il n'a pas eu le droit de venir. Les animaux sont interdits au musée.

Dans les allées, l'ambiance est très calme. Une certaine pénombre règne. Seuls les objets exposés sont éclairés afin de

les mettre en valeur. Il n'y a pas beaucoup de visiteurs. En bruit de fond, on peut entendre le son d'une vidéo racontant les origines de la Première Guerre mondiale ainsi que les explications d'un guide dirigeant son petit groupe de visiteurs.

Petit à petit, Tom commence à traîner les pieds.

Il s'arrête, tandis que ses parents, eux, continuent d'avancer. Perdus dans un échange commun, ils ne s'aperçoivent de rien. Le petit garçon a brusquement la tête ailleurs. Sans réfléchir à ce qu'il fait, il s'adosse à un mur et se laisse glisser pour s'asseoir sur le sol. Un doigt posé sur la lèvre inférieure, il réfléchit.

Une brusque lueur d'intérêt s'est allumée dans son regard : il a repéré une porte sur laquelle est indiqué « Interdit à toute personne étrangère au service ». Il se sent attiré.

Qu'est-ce qui se cache derrière cette porte ? Il se voit en train de la pousser et de découvrir, derrière, un tas de trésors, comme des armes anciennes qu'il pourrait peut-être toucher.

Il hésite. Il fixe son père et sa mère qui s'éloignent.

S'il se fait prendre, il risque d'être puni, et les punitions, il déteste vraiment ça. D'autant que son père le privera certainement de console...

Il se lève tout à coup. Il va prendre le risque de s'aventurer derrière cette porte interdite. Il s'avance lentement vers celle-ci. Ainsi, il peut voir si personne ne le regarde.

Il pousse tout doucement la porte sans faire de bruit et se faufile derrière. Il se retrouve au milieu d'un couloir lugubre. Il y fait sombre. Tom cherche l'interrupteur, mais ne le trouve pas. Tant pis, il se moque de cette semi-obscurité. Il fonce pour explorer les lieux, avide de nouvelles choses à trouver.

Il s'arrête brusquement, paniqué.

Il n'est plus avec ses parents, réalise-t-il.

Il a même l'impression de sentir une présence autour de lui. Il se retourne dans tous les sens, scrute la pénombre. Bien sûr, il n'y a personne.

N'aie pas peur, se motive-t-il intérieurement, et continue pour voir ce que tu peux trouver ici !

Il aperçoit alors une porte entrouverte d'où filtre une lumière. Dessus, un autre écriteau : « Rangement ». Aussitôt, sa curiosité est aiguisée. Il s' imagine mille trésors en lien avec l'histoire stockés dans cette pièce mystérieuse, comme des casques, des fusils, des vêtements d'antan, des médailles de guerre. Derrière cette deuxième porte se trouve la caverne d'Ali Baba, il en est sûr et certain ! Il pousse le battant avec discrétion pour ne pas se faire prendre.

Encore une fois, il ne se fait pas repérer.

Dans la pièce mystère, des tas de choses sur la guerre sont entreposées, accrochées et bien rangées dans des ordres très précis : des casques, des médailles, des vêtements, des chaussures, des bérets, des gourdes et même des ossements. Il découvre aussi une chevalière posée délicatement dans un écrin de tissu ; ainsi qu'un US 17, le fusil le plus lourd qui existait en 1917 !

Le petit garçon est émerveillé, il en a plein les yeux.

Il regarde partout, contemple les diverses choses, les caressant des yeux, n'osant les toucher.

Soudain, il fait tomber ce qui ressemble à un carnet, mais très épais, avec une couverture en cuir d'un noir vieilli.

Intrigué, le garçonnet le ramasse et ne peut s'empêcher de l'ouvrir.

Une odeur âcre s'en dégage.

À l'intérieur, les pages sont sales et jaunies. Certaines sont couvertes d'un peu de moisissure. D'autres ont été arrachées. Sur le papier, une écriture manuelle malhabile.

C'est un journal intime, comprend Tom.

— J'ai découvert un trésor, murmure-t-il en caressant la couverture.

Il commence à le lire. Ce journal explique la vie d'un monsieur pendant la Seconde Guerre mondiale...

Le temps s'étire, puis Tom réalise que ses parents doivent le chercher.

Oui, mais il veut continuer à lire le journal du monsieur ! Ce qu'il y a à l'intérieur est vraiment trop génial !

Il fixe pendant de longues secondes la vieille couverture de cuir, regarde autour de lui, puis, fébrilement, il plaque le livre dans son dos et le glisse en partie dans son pantalon et sous sa chemise et son pull. Ensuite, il part rejoindre ses parents en courant. Une fois de retour dans la salle d'exposition, le garçon de huit ans se met à leur recherche. Il les retrouve très rapidement. Sa mère est en pleurs. Soulagée, elle le prend dans ses bras et se tourne vers son mari :

— Regarde, chéri, Thomas est là !

Simon est en colère. Il punit aussitôt son fils en le privant de console.

Tom panique. Angoissé à l'idée de ne plus jamais pouvoir s'amuser à ses jeux, il s'excuse auprès de sa mère et de son père. Ce dernier s'adoucit. Il hoche la tête et retire la punition.

— Mais tu n'as pas intérêt à recommencer, conclut-il d'un air sévère. Tu nous as fait une belle frayeur, tu sais ? Ta

mère et moi, nous nous sommes inquiétés pour toi.

La visite finie, tous trois rentrent chez eux, à Lens. Ils habitent face à l'hôpital qui, bientôt, sera « l'ancien hôpital ». Une fois à la maison, après avoir caressé en vitesse Roméo, Thomas monte vite dans sa chambre pour cacher le journal sous son lit. Mélange entre un corniaud et un cocker, Roméo est un petit chien roux au poil hirsute. Il est très surpris par le comportement de son petit maître qui, d'habitude, au retour de ses sorties, passe bien plus de temps à le cajoler.

Il n'est pas le seul à être surpris par le comportement de l'enfant. Juliette et Simon le sont pareillement. En effet, une fois l'heure du repas arrivée, Thomas n'a pas d'appétit. Il demande à sa mère de quitter la table pour retourner dans sa chambre. Ceci afin de continuer à lire, secrètement, les pages jaunies du journal, qu'il a parfois bien du mal à lire tant l'écriture est compliquée à déchiffrer. Il s'endort très tard, fort content de sa trouvaille.

* * *

Assis, les jambes croisées, Thomas est en train de lire le journal qu'il a pris dans le musée. Il se trouve dans sa cabane en bois située en haut du chêne qui pousse dans le fond du jardin de ses grands-parents. Ces derniers le gardent, car ses parents sont partis décompresser pour se débarrasser du stress quotidien.

Cette cabane est pleine de souvenirs. C'était celle de son père et de son parrain quand tous deux étaient enfants. Thomas en est ému. Pour lui, c'est un bien familial, et malgré son jeune âge, il en a parfaitement conscience. Il en est fier également et se sent en permanence en contact avec son papa et

son parrain. Il s’imagine souvent ce qu’ils faisaient lorsqu’ils avaient son âge.

C’est une vieille cabane sombre meublée d’un lit à étage et d’un coffre au bois élimé. Un tapis revêt le sol. Des souvenirs qu’ont voulu préserver Simon et Arthur – d’anciens jouets et quelques dessins accrochés de-ci de-là – donnent un aperçu de la vie qui l’animait auparavant

Thomas est en train de compulsiver le journal intime qu’il a dérobé au musée. Il est chamboulé en découvrant toute cette vie écrite dans ses pages. Il veut absolument continuer à le lire. Il ira jusqu’au bout !

Le petit garçon de huit ans soupire.

Il se sent mal et désemparé.

Il n’aurait pas dû voler ce journal.

Qu’est-ce qu’il va m’arriver ? s’inquiète-t-il, envahi, tout à coup, par la culpabilité. *Si la police m’attrape, qu’est-ce que je vais dire pour me défendre ?*

Il écarte son mal-être.

Grâce à ce journal, il va comprendre et savoir plus de choses sur le passé, et c’est bien ça l’essentiel !

Couché entre ses jambes, le museau posé sur celles-ci, les pattes en avant, Roméo ne comprend pas trop ce qu’il se passe. Son maître ne s’intéresse pas trop à lui, et ça, ce n’est pas normal. Cette étrange indifférence a commencé le jour où il a ramené le bloc de papier qu’il est en train de manipuler avec fébrilité.

Intrigué, le petit chien roux essaye de savoir ce qu’il se passe. Il jappe en bougeant la tête. Il gratte les jambes de son maître tout en posant un regard interrogatif sur ce dernier.

Tom le caresse et le rassure : il ne l’oublie pas.

D'ailleurs, il va lui lire ce qu'il est en train de découvrir.

— « Avant, commence-t-il, mes parents habitaient à Lille. Ils travaillaient dans le textile. La vie était très dure, le travail, harassant, leurs voisins étaient juifs et pas plus riches qu'eux. »

La vie n'était pas facile, se dit Tom, l'index posé sur sa lèvre inférieure, et la religion ne changeait rien à la richesse des gens...

Il tourne une page et poursuit sa lecture.

— « Ma famille et moi, nous sommes juifs. Au début, les Juifs étaient heureux. Beaucoup d'entre eux étaient commerçants. Ils s'entraidaient beaucoup. Ils se montraient très joviaux avec les clients. Et puis, la guerre est arrivée. La guerre est très cruelle pour les gens de notre confession. J'ai encore la chance d'être chez moi avec ma famille. Malheureusement, je ne peux plus aller au magasin où j'avais l'habitude de me rendre depuis mon enfance. Il y a une grande pancarte sur laquelle il est marqué : « Interdit aux Juifs ». »

— Mais, ce n'est pas juste, ça ! s'indigne l'enfant. Pourquoi ils agissaient comme ça, avant ? Il n'y a aucune différence, nous sommes tous des êtres humains. On s'en moque de l'origine, de la religion ou de la couleur ! Les adultes compliquent vraiment trop les choses !

Il cherche une autre page et tombe sur un passage racontant la vie de Joseph Levy pendant la guerre.

« Le manque de nourriture et les bombardements ont fait que nous sommes partis vivre dans le Pas-de-Calais. Je travaille maintenant dans les mines de Lens. Certes, nous travaillons en partie pour les Allemands. Les Allemands, nos ennemis... L'envahisseur... Mais ainsi, il y a moins de danger

de bombardements et plus de nourriture. Oh, certains nous reprochent de travailler pour l'ennemi. Pour eux, nous sommes des collabos. Dans la cité Sainte Barbe de Fouquières, ils ont du lait et du tabac, ce que n'ont pas les autres. »

L'enfant s'arrête et pose un regard très sérieux sur son petit chien.

— Tu sais, lui dit-il d'un ton professoral, je crois qu'ils n'avaient pas le choix. Ils devaient survivre et, donc, travailler pour manger.

Roméo aboie plusieurs fois.

— Voilà, approuve son jeune maître. Pour vivre convenablement pendant la guerre, les gens devaient tout faire, même si c'était contre leurs principes et leurs valeurs.

« Principe » et « valeur », deux mots dont il connaît très bien le sens. Son grand-père lui en parle souvent.

Il reprend sa lecture :

— « Des mineurs se coupent un muscle pour ne pas travailler pour les Allemands. »

Il s'interrompt aussitôt.

Cela le choque ; néanmoins, il comprend ces gens. Ça devait être pour se protéger, et puis ils devaient avoir peur de servir les envahisseurs...

Ce constat fait, il s'intéresse à nouveau au journal :

« C'est triste, les enfants qui sont nés en 1940 ont subi des restrictions trop sévères et ont dû être soignés par rayons ultraviolets, par de l'huile de foie de morue et par des vitamines. Ce n'est pas marrant. C'est le cas de Bertrand, l'enfant de Claude et de Sylvette Ledoux, nos voisins. Ils doivent régulièrement l'emmener à l'hôpital Sainte Barbe à Fouquières pour se faire soigner, car il est rachitique.

Tom soupire.

Durant la guerre, la vie pour les enfants ne semblait pas facile.

— Il était compliqué de bien se nourrir, contrairement à nos jours, dit-il à Roméo. On a de la chance, nous, non ?

Le petit chien aboie, comme pour lui donner raison.

— « Je me souviens de ma première colonie de vacances à Calais. J'avais huit ans. On y était lavé à la brosse dans des tonneaux en bois, car la plupart d'entre nous avaient la gale. »

Le garçonnet interrompt une fois encore sa lecture.

— J'ai de la chance, moi, avec ma baignoire et avec mon gant de toilette...

Il aurait aimé qu'à cette époque, les gens aient la même vie que lui. C'est carrément l'opposé de la vie d'aujourd'hui, réalise-t-il, bien content que cela ne se passe plus comme ça désormais.

Soudain, Tom entend sa mamie.

— Tom ! Roméo ! À table ! Et n'oubliez pas de passer à la salle de bain ! leur crie la grand-mère par la fenêtre de cuisine.

Mince ! réalise l'enfant. Je n'ai pas vu le temps passer, il est déjà midi.

Roméo aboie joyeusement et bondit tout en remuant la queue. C'est l'heure du repas pour lui également ! Tom se dresse aussi vite, cache le livre tout au fond du coffre et répond, les mains devant la bouche :

— Oui, mamie, j'arrive !

Le petit garçon et le chien descendent de la cabane, se ruent vers la salle de bain pour un rapide lavage des mains.

— Je suis là, mamie ! Oh mais dis donc, qu'est-ce que ça sent bon ici !

Marie Turpin l'accueille avec le sourire.

— Poulet, frites, ton repas préféré, il me semble, non ? Oh, mais dis-moi, tu as de petits yeux ! Il faudrait peut-être te reposer un peu après le repas...

La Voix du Nord - secteur de Lens-Liévin,
janvier 2019

INCROYABLE VOL AU MUSÉE NOTRE-DAME DE
LORETTE !

Les objets découverts sur la femme que l'on a déterrée lors de la construction du nouvel hôpital de Lens ont été volés hier, dans l'après-midi. Ceux-ci étaient stockés au musée Notre-Dame de Lorette dans l'attente d'une expertise plus poussée. Le squelette d'un soldat et celui de la femme ont été également subtilisés. Ils n'ont pas été les seuls à avoir été dérobés. D'après monsieur Dubois, le directeur du musée, ont également été pris des médailles, des balles de fusil ainsi qu'un étendard datant de la Grande Guerre.

C'est un directeur affolé que nous avons rencontré. Et pour cause : il risque de perdre sa place. Le personnel a fait la découverte de ces disparitions lors de la fermeture du musée, vers 18 h. Furieux, monsieur Dubois a aussitôt appelé la police. Il est intrigué par un tel vol. C'est la première fois que le musée est frappé par ce genre de délit. Le directeur pense que le voleur est quelqu'un avec

beaucoup d'imagination. Celui-ci a dû faire de nombreux repérages aux alentours et tout autant de visites du musée. Effectivement, pour sortir tous ces objets de la réserve où ils étaient entreposés et échapper à la vigilance du personnel, il a fallu être très futé.

Y a-t-il un lien mystérieux de cause à effet avec la découverte de cette femme et des objets que contenait le coffret métallique ? Mais, dans ce cas, pourquoi ce vol ?

Ou alors, ce larcin a-t-il été commis par des professionnels dans le but de revendre le tout au marché noir ? Les enquêteurs devront répondre à toutes ces questions. Cette intrigante histoire continue, et je pense que nous ne sommes pas au bout de nos surprises.

Max Nowak

Chapitre 2

Arthur Turpin remonte, à pied, la route de La Bassée. L'homme a été infirmier. Il ne l'est plus. Âgé de trente-cinq ans, c'est quelqu'un qui prend grand soin de sa personne. Mince, de taille normale, il fait en sorte de toujours présenter bien. Rasé au poil près, il a ses cheveux bruns coupés court très bien coiffés. Dessus, il porte un Borsalino. À son cou, un nœud papillon. Il est vêtu d'un pantalon sans faux plis et a passé un boléro par-dessus de sa chemise impeccablement repassée. À ses pieds, des chaussures bateau. Vu la météo du jour, il a endossé un Pancho et a troqué ses chaussures bateau pour une paire de bottes. Aujourd'hui, il tombe des cordes. La rue ressemble à une rivière qui serait sortie de son lit. C'est un temps automnal dans toute sa splendeur.

Le trentenaire se sent mal. Il est glacé par la froideur de toute cette pluie. Il se rend chez son frère, Simon, et sa belle-sœur, Juliette. Il va prendre de leurs nouvelles. Cela fait une semaine qu'il ne les a pas vus. Leur rendre visite est important à ses yeux, car il s'agit de sa famille proche. En plus, il va voir Tom.

La démarche saccadée à cause de sa jambe raide, Arthur Turpin se dirige vers l'hôpital de Lens en s'appuyant sur sa canne. La silhouette de vieilles pierres blanches du centre de soins se découpe dans le lointain.

Autour de lui, les gens essayent de s'abriter comme ils peuvent. Ils courent dans tous les sens. Arthur Turpin s'arrête et les observe avec un peu de jalousie.

Ils ont de la chance, pense-t-il. Dire qu'avant, je pouvais en faire autant...

Il a encore du mal a accepté son handicap.

Il secoue la tête.

De nombreuses voitures passent. Comme toujours dans ces instants-là, elles lui rappellent l'accident. Au moment de traverser la route pour rejoindre le trottoir d'en face, l'ancien infirmier ne peut s'empêcher de se sentir mal à l'aise, empli de tristesse.

Il se souvient... Ses yeux vairons – un bleu et un marron – fixent l'entrée du vieil hôpital. Il y a été infirmier, il ne l'est plus. Il y a quatre ans, une voiture l'a percuté alors qu'il traversait la route. Le conducteur s'est enfui sans lui porter secours...

Une boule de haine envers ce chauffard se forme dans son ventre.

La collision lui a coûté l'usage de sa jambe et l'a définitivement écarté de la profession qui le portait tant. Il aimait venir en aide aux gens et s'occuper d'eux... De plus, désormais, il ne peut plus rien faire. Néanmoins, même si en tant que handicapé, c'est dur de trouver du boulot, il reste plein d'espoir. Il réussira bien, un jour, à retrouver une vie professionnelle digne de ce nom.

Sa boule de haine disparaît. Il soupire, empli de tristesse, mal à l'aise.

Sa fiancée l'a largué, peu après l'accident, à cause de cette blessure irrémédiable.

Machinalement, les doigts de sa main libre viennent se poser sur le grain de beauté qui orne sa joue droite. Il recouvre le sourire. Après cette visite, il compte peindre. Il a un tableau

à finir. Celui de l'hôpital. Ce dernier a un lien avec sa vie. Mieux, il la raconte. Sa future œuvre se projette dans le futur et montre l'hôpital en train d'être rasé. Une destruction en lien avec la propre destruction de son univers professionnel suite à son accident.

La peinture, c'est sa passion. Il est d'ailleurs artiste peintre. Cette passion remonte au temps de sa jeunesse. Au collège, il s'intéressait beaucoup à l'art, notamment à la peinture. Il a donc suivi des cours. Depuis, il n'a pas lâché le pinceau.

Quand il peint, cela lui permet de se libérer, de s'évader. Il se sent heureux. Parfois, il s'imagine même au cœur de ses tableaux. Lorsqu'il expose, il aime l'intérêt que l'on porte à ses tableaux. Il se sent reconnu. De plus, il a l'impression de continuer sa mission d'infirmier : aider les autres. En effet, l'art apporte du plaisir à celles et ceux qui s'y intéressent.

Comme il ne peut plus exercer son métier d'infirmier, il cherche à se reconvertir. Il est jeune, et il veut continuer à travailler. Il veut être utile à la société. De plus, il en a assez de rester sans travail. Mais dans quoi se lancer ? Il hésite. Il songe à s'orienter vers une activité à temps plein de peintre, sauf qu'il n'est pas encore sûr de vouloir faire ça.

Il a peur de ne pas réussir, de ne pas avoir les reins assez solides financièrement. De plus, il n'a pas encore une notoriété suffisante pour se dégager des revenus...

Il se tourne vers la boulangerie devant laquelle il a stoppé.

— Et si je devenais pâtissier ? s'interroge-t-il dans un murmure, vite recouvert par le tambourinement de la pluie.

Il a toujours aimé manger du sucré et regarder les

émissions de pâtisserie. La pâtisserie, c'est de la création. Malgré la pluie, il ne bouge pas et reporte son regard vers l'hôpital. Celui-ci sera bientôt « l'ancien hôpital ». Il est mélancolique à l'idée des moments passés dans ce vieux bâtiment. Il s'interroge sur les nouvelles conditions de travail qui attendent ses confrères.

Il hausse les épaules.

De toute manière, ce bâtiment était obsolète...

Quoique « bientôt » n'est peut-être pas le bon terme. La construction du nouveau centre hospitalier a pris du retard à cause de la découverte qui y a été faite.

Le sourire d'Arthur Turpin s'élargit.

Cette découverte est extraordinaire à ses yeux. De plus, elle l'intrigue. Bon, tout a été volé, ce qui est bien malheureux. C'est d'ailleurs étrange. D'habitude, on vole des objets anciens et chers, pas ce genre de choses...

Qu'est-ce qui peut se cacher derrière cet acte ?
s'interroge l'ancien infirmier en reprenant sa route.

* * *

Arthur arrive en vue de la maison de son frère et de sa belle-sœur. Il s'agit d'une ancienne maison de maître : une imposante bâtisse, aux grandes fenêtres encadrées de volets verts, dont les briques rouges ont été peintes en blanc.

L'ancien infirmier se sent très heureux à l'idée de retrouver son filleul, qu'il adore. Tom est un gamin très intelligent qui s'intéresse à tout. En ce moment, c'est vers les deux guerres mondiales que se porte son intérêt. Et puis, surtout, il se passionne pour la peinture de son parrain. Rien d'étonnant à cela, Tom et lui sont très complices.

Thomas tient de sa mère. Secrétaire à la mairie de Lens, Juliette est légère et rêveuse. Prof de maths, Simon – son père et le frère d’Arthur – est plus terre à terre. Quelquefois, il est un peu strict. Pour cela, il tient de leur paternel. De l’avis d’Arthur Turpin, Simon et Juliette forment un très beau couple. Leur vie est chaque jour une fête, car ils s’entendent très bien.

L’ancien infirmier s’entend très bien avec eux. Il se renferme et soupire.

À cause de son invalidité, il n’est pas possible pour lui de vivre un aussi bel amour... Néanmoins, il ne jalouse pas Simon. Bien au contraire.

Arthur se souvient de sa jeunesse avec son frère.

Leur père, un soldat très sérieux, était souvent absent. Leur mère s’occupait donc d’eux et les choyait de son amour. Celui-ci compensait le manque que Simon et lui ressentaient face à l’absence paternelle. L’attention qu’elle ne pouvait pas donner à son mari, leur mère le leur donnait.

Ils habitaient dans cette grande maison – située en face du Louvre-Lens et dans laquelle ils vivent toujours – entourée d’un grand jardin dans lequel poussaient – et poussent encore – de hauts arbres. Les deux frères avaient construit une cabane dans un chêne. Ils y cachaient un tas de choses, dont des souvenirs de leur papa, et passaient, à l’intérieur, des heures et des heures ensemble. Ils y faisaient des bulles de savon, mangeaient des bonbons en cachette. C’était leur quartier général quand ils jouaient à la guerre. Ils y inventaient des bombes et des munitions, construisaient des catapultes. Du haut de la cabane, ils jetaient des alouettes – des avions en papier – ou observaient les voisins et les animaux du quartier. Bien cachés dedans, ils tiraient, par différentes fentes qu’ils avaient

réalisées, avec leur fronde sur les chats ou sur les voitures.

Simon et lui jouaient toujours à deux. Ils faisaient du cerf-volant, s’amusaient aux billes, à cache-cache et à tout un tas d’autres jeux.

Une agréable bouffée de nostalgie emplit la poitrine d’Arthur Turpin. Il a bien vécu cette période, cela malgré les absences régulières de leur père qui partait en mission. Pourquoi ? Certainement parce qu’il avait une grande complicité avec son frère et qu’il bénéficiait de l’amour d’une mère...

* * *

Simon et Juliette sont assis dans le canapé du salon. De part et d’autre, deux fauteuils en cuir payés par le père de Juliette. Au milieu, une table basse ; en face, une télévision à écran plat. Dans le fond de la pièce, un bar réalisé par Simon. Arthur s’est installé sur une chaise, face à son frère et à sa belle-sœur. Ces derniers sont pensifs et semblent réfléchir à quelque chose. Les traits soucieux, Juliette est penchée en avant. Simon a le visage fermé. Tous deux se regardent avant de fixer Arthur. Ils hésitent.

L’ancien infirmier fronce les sourcils.

Ils semblent avoir peur de me froisser, se fait-il la réflexion, déstabilisé. Mais que se passe-t-il pour qu’ils soient dans cet état ?

Il remarque les yeux rougis de sa belle-sœur.

— Que vous arrive-t-il ? demande-t-il alors, du bout des lèvres.

— On a un problème, lâche Simon. Tom a disparu.

Juliette écarquille les yeux, choquée, comme si elle

apprenait la nouvelle. Des larmes apparaissent au coin de ses paupières. L'instant suivant, elle se met à pleurer.

— Comment allons-nous faire pour le retrouver ? murmure-t-elle en tremblant.

S'en suit un long silence.

Arthur s'est tétanisé. Perdu, il ne sait pas quoi dire. puis il finit par demander :

— Vous... vous avez prévenu la police, au moins ?

Juliette secoue la tête. Simon se montre gêné.

— Tu as raison, dit-il. C'est la meilleure chose à faire...

Arthur les détaille, surpris. Ils sont embarrassés...

Pourquoi n'ont-ils pas téléphoné à la police ?

— Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Je le vois dans vos yeux !

Simon et Juliette hochent la tête, mais restent muets.

— Eh bien, dites quelque chose ! s'énerve l'ancien infirmier. Parlez, à la fin ! Qu'est-ce qui se passe, bon sang ?

C'est Simon qui prend la parole :

— En fait, c'est à cause... Enfin, c'est depuis le musée... Je ne sais pas si tu es au courant , mais il y a eu un vol. Eh bien, ce jour-là, on y était avec Tom. Tu vois comment il est, parfois, même s'il a la tête sur les épaules pour un enfant de son âge... Il nous a faussé compagnie pendant un moment. On l'a cherché dans le musée sans le trouver. Et puis, il est réapparu dont on ne sait où. Il était bizarre, pas comme d'habitude. On ne s'est pas inquiété sur le coup, mais maintenant...

Les larmes de Juliette redoublent :

— Le vol, c'est peut-être lui !

— Le vol ? Comment ça ? Celui du musée ?

La belle-sœur d'Arthur acquiesce.

— Quoi ? se récrie le parrain de l'enfant. Mais c'est n'importe quoi, enfin. Tom n'a rien d'un voleur ! Et comment aurait-il fait ? Vous avez vu tout ce qui a été pris ?

Juliette et Simon se regardent. Ils semblent soulagés. Effectivement, il est impossible que leur garçon soit le voleur.

— Il était bizarre comment ? veut savoir Arthur.

Juliette s'explique. Tom ne venait plus quand on l'appelait pour manger. Il était toujours très pensif. Il parlait peu, ce qui ne lui ressemble pas. Il s'isolait encore plus. Il était plus occupé que d'habitude.

— Il s'est peut-être disputé avec un camarade de l'école, hasarde son parrain. À cet âge, ils se chamaillent pour un rien. Et à l'école, justement, comment ça va pour lui ?

— Tout se passe bien, lui répond son frère. Il travaille bien, il est poli. Madame Lefebvre, sa maîtresse, n'a que des éloges. Je ne vois pas ce qui pourrait clocher...

— Quant à une dispute, enchaîne sa femme, il n'a pas vraiment de copains, comme tu le sais. Il est plutôt du genre à s'isoler et à fuir les problèmes avec les autres, même si on sait comment ça peut se passer dans une cour de récréation. Mais bon, sa maîtresse nous aurait aussitôt prévenus si c'était le cas...

— Cela doit être une fugue..., conclut Arthur avant de se dédire : Non, ce n'est pas possible, Tom n'est pas du genre à se sauver comme ça !

En effet, son filleul n'a aucune raison de s'enfuir. Il a une vie heureuse et il se sent en sécurité avec ses parents. Qu'est-ce qui a bien pu se passer ?

Soudain, Arthur se fige, frappé par un détail.

Un détail d'importance.

— Où est Roméo ? s'exclame-t-il.

En effet, d'habitude, à son arrivée, le petit chien au poil hirsute aurait accouru vers lui en lui faisant la fête tout en tournant autour de lui, heureux de le voir.

Les deux parents clignent des paupières, semblant réaliser l'absence du seul véritable ami de leur fils.

— Euh..., balbutie Simon, on ne sait pas, on ne l'a pas vu depuis que Tom n'est pas rentré de l'école...

— Ce n'est pas normal..., ajoute Juliette avant de s'effondrer dans les bras de son mari, en larmes.

— Ce qui signifie donc que Tom est parti avec lui, réfléchit Arthur à voix haute. Où diable ont-ils bien pu aller ?

Il se lève brusquement.

— Bon, je pars à leur recherche ! décide-t-il. Vous, vous prévenez la police !

Chapitre 3

Il pleut toujours. Arthur Turpin est très inquiet. Il se hâte, mais, à cause de sa jambe raide, il ne peut pas se dépêcher. Ce qu'il vit mal. À cause d'elle, il n'est jamais libre de ses mouvements. Il est dépendant, c'est frustrant !

Il s'est rendu chez ses parents. Par chance, ceux-ci étaient absents. Au fond de leur jardin se trouve la cabane de son enfance. Arthur sait que son filleul aime s'y isoler pour être tranquille et au calme. Mais l'endroit était vide, pas de traces de Tom...

— Rien d'étonnant à ça, maugrée Arthur Turpin, en colère contre lui-même. Pourquoi est-ce qu'il irait se cacher chez ses grands-parents ? Quand on se cache, c'est pour ne pas être retrouvé...

Après cela, il s'est rendu dans le bois situé derrière le Louvre-Lens, là où Tom aime y promener Roméo. Quand il est avec son chien, son filleul est très heureux, car il n'est pas seul.

Le bois était vide de leur présence.

Arthur s'est égosillé à les appeler, mais rien. Le silence total.

Tom adore les lieux calmes et non peuplés – comme les chemins qui traversent les champs –, car il peut y trouver de la tranquillité.

Par exemple, le long des champs vers Loos-en-Gohelle, là où se construit le nouvel hôpital. Il s'y rend à vélo, en suivant Roméo, sans avoir peur de la distance, ni de la circulation.

Les recherches d'Arthur là-bas n'ont rien donné. Alors, il s'est rendu au niveau du stade Bollaert. Il s'y trouve un chemin peu fréquenté les jours où il n'y a pas de match. Malheureusement, Tom n'y était pas.

Malheureusement, Tom n'y était pas.

Désespéré, de plus en plus inquiet, l'ancien infirmier a pris le bus, direction le centre-ville de Lens et son église. Il sait que son neveu prend parfois son vélo jusque-là.

Un jour, Tom lui a confié qu'il aimait s'asseoir à proximité et l'observer, car cela l'aidait à penser. De plus, il s'intéresse beaucoup à l'architecture des édifices religieux.

Tom est un gosse formidable, ne peut s'empêcher de penser Arthur Turpin malgré la gravité de la situation.

Il craint le pire. Et si Tom était entre les mains d'un pédophile ?

Il secoue la tête et s'efforce de ne pas voir les choses ainsi.

Il voudrait tant que Tom soit rentré chez lui ! Malheureusement, l'angoisse lui tord le ventre et lui embrume l'esprit.

Il panique.

Il lui est arrivé quelque chose de grave, il en est sûr et certain !

Il s'imagine des scènes plus horribles les unes que les autres. Il voit son filleul dans un endroit sombre, frigorifié, peut-être blessé, ne pouvant pas appeler. Puis il se l'imagine mort, tombé dans un fossé ou dans un trou par accident ; ou encore écrasé par une personne qui n'a pas su dire la vérité et a caché son corps. À moins qu'il n'ait été capturé par quelqu'un lui voulant du mal.

Mais pourquoi du mal ? Tom est un bon garçon, il n'est pas du genre à se mettre dans une situation où l'on chercherait à se venger de lui...

— Ah, si seulement Tom avait des amis ! peste Arthur Turpin entre ses dents. Ils auraient forcément été au courant de quelque chose !

Plutôt solitaire, appréciant la tranquillité, Tom n'a pas de copains. Il n'a, pour ami, que Roméo. De plus, il est très mature. Si bien que les autres enfants et lui ne parlent pas la même langue. Il ne se sent pas à sa place avec eux.

C'est aussi un gamin espiègle, boudeur, mais affectueux. Il est également gourmand et réfléchi. Pourtant, comme il est curieux, il lui arrive de se mettre dans des situations délicates.

Par exemple, à l'école, il a été surpris à fouiller dans le sac de sa maîtresse, dont il est amoureux, cela pour avoir des renseignements la concernant. Le comportement avait beaucoup surpris. Pendant une sortie scolaire au Louvre, Tom s'est éloigné de sa classe et s'est retrouvé enfermé, de l'intérieur, dans une pièce...

Arthur Turpin se force à se calmer et à réfléchir.

Rien ne lui vient. Impossible de comprendre à quoi est due la disparition de Tom.

Il ne lui reste plus qu'à explorer la piste du vol au musée Notre-Dame de Lorette.

En désespoir de cause, il prend son téléphone et appelle un taxi tout en se répétant intérieurement :

Oui, mais Tom n'est pas un voleur. Oui, mais Tom n'est pas un voleur...

* * *

Durant le trajet, le chauffeur de taxi ne cesse de parler à Arthur Turpin des articles de *La Voix du Nord* qu'il a lus concernant la découverte, puis le vol, du corps et des objets trouvés. Ce qui fait douloureusement écho dans le cœur de l'artiste peintre.

Ce n'est pas possible, se répète-t-il pour la énième fois.

Il ne voit pas Tom dérober quelque chose.

En même temps, qui sait ce dont est capable un enfant ? Celui-ci peut commettre une bêtise sans penser faire mal. Lui-même n'était pas en reste à l'âge de ...

Et puis, une petite voix au fond de lui-même trouve étrange cette coïncidence. D'abord, il y a ces objets et le corps amenés récemment au musée, ensuite leur vol après la visite de Tom et, ensuite, la disparition de son neveu. Malheureusement, il ne voit aucun lien. Juste cette troublante coïncidence.

L'inquiétude palpite en lui. Il sent la panique revenir et essaye de se rassurer.

Il se souvient de moments passés avec Tom. Il se rappelle les jeux et les histoires qu'il inventait avec lui. Son filleul aime imaginer des scénarios complexes dans lesquels il est un enquêteur. Il fait preuve d'une grande imagination.

L'inquiétude revient en flèche.

Arthur Turpin se demande si Tom ne se serait pas inventé une histoire au musée... Mais quelle histoire ?

Il repense donc aux objets...

Dans quel pétrin s'est-il fourré ? se dit-il en regardant par la vitre.

Il ne pleut plus, mais le ciel est toujours couvert de nuages très gris. Un ciel menaçant, pesant, écrasant.

C'est de mauvais présage..., ne peut s'empêcher de penser Arthur Turpin en tremblant.

* * *

Une fois arrivé au musée, Arthur Turpin fait un tour des expositions comme un visiteur banal. Ce site est l'endroit où sont entreposés en priorité les vestiges de la Première Guerre mondiale. Après avoir fini de déambuler, l'artiste peintre se décide à approcher le responsable du musée, monsieur Dubois. Il se présente comme artiste peintre, travaillant pour le Louvre-Lens sur un tableau relatant la découverte des objets sur le chantier. De ce fait, il lui demande ce qui a été dérobé exactement au musée. Le contact étant établi, il en profite pour glisser :

— Avez-vous des personnes dans le collimateur ?

— Vos questions m'interpellent, lui fait remarquer sèchement le directeur. Pourquoi vous intéressez-vous autant à cette affaire ?

Arthur Turpin hésite. Il lit dans le regard de son interlocuteur que celui-ci se demande s'il n'aurait pas quelque chose à voir avec le vol.

— Ne vous méprenez pas, se justifie-t-il, je ne fais que mon travail de création...

— J'ai un doute sur vos intentions, monsieur. Je vais avertir les autorités de votre visite.

Énervé par cette quasi-accusation, Arthur réalise qu'il s'y est visiblement mal pris pour aborder l'homme.

Il sort de ses gonds et met fin à la discussion en répliquant sèchement qu'il trouvera réponse à ses questions tout seul mais qu'il avertira le responsable du Louvre du

manque de courtoisie de son homologue à Lorette. Puis il s'éloigne dans un état d'énervement manifeste.

Pour autant, il ne quitte pas les lieux. Il est loin d'en avoir fini. Apercevant un guide, il se dirige vers celui-ci.

Il utilise un prétexte pour engager la conversation, lui demandant pour quelle raison il n'y a pas d'exposition concernant la Deuxième Guerre mondiale. L'employé étant du genre bavard, l'ancien infirmier lui parle des objets et des corps qui ont été amenés ici, en faisant référence à l'article de *La Voix du Nord*.

Il lui demande de quoi il s'agissait exactement comme trouvailles et si ces dernières étaient exposées lors de leur vol. À cette dernière question, le guide lui répond par la négative, expliquant ensuite qu'elles étaient stockées dans une pièce prévue à cet effet, avec d'autres objets provenant de découvertes antérieures, avant d'être dérobés.

Le bavard baisse alors la voix et ajoute :

— Il y a autre chose que le journaliste n'a pas relaté. Sur ce médaillon, il y avait la photo d'une fillette et, sur son revers, un numéro...

Il s'apprête à ajouter quelque chose quand il se tétanise. Il se tait aussitôt.

Arthur suit son regard et découvre le directeur du musée en train de les observer, sourcils froncés.

Le guide lui glisse, très rapidement :

— Monsieur Dubois est à cran depuis le vol. Il ne veut plus que l'on bavarde avec des inconnus. Comment peut-on faire, je vous le demande ? Il n'y a que ça, ici. Enfin, bref. Allez voir ce monsieur là-bas, il se fera une joie de répondre à toutes vos questions concernant le musée.

Puis il le salue comme s'il venait de lui donner une indication nécessaire à sa visite avant de s'éloigner. La personne en question est un vieux bonhomme.

Ce dernier ressemble à son ex beau-père : les cheveux blancs, la moustache blanche aussi, un peu voûté, il est habillé d'un pantalon de tergal tenu par des bretelles. Il semble inspecter la disposition des objets, l'entourage des cadres, les recoins, les murs... L'ancien infirmier s'approche de lui.

— Bonjour, je m'appelle Arthur Turpin. C'est le guide qui m'envoie. Il m'a dit que vous pourriez me parler. Vous voyez, je...

L'autre ne lui laisse pas le temps de poursuivre. Il lui attrape la main, la lui serre chaleureusement et se présente avant de l'envelopper dans un tourbillon de paroles :

— Bonjour m'sieur Turpin. Moi, c'est Ernest Bellevoix, mais vous pouvez m'appeler Nénesse. André a eu raison de vous envoyer à moi. Je travaillais ici comme agent d'entretien des espaces. De mon temps, pour être embauché, il fallait un casier judiciaire vierge et avoir un parent ayant fait la guerre. Ce qui est mon cas.

— Comment ça ? s'intéresse Arthur Turpin, un peu surpris par cette entrée en matière.

— Mon grand-père, Eugène, est décédé à Verdun. Il a reçu six médailles, ce n'est pas rien, n'est-ce pas ? J'ai fait des recherches pour retrouver sa tombe à Verdun, mais j'n'ai rien retrouvé. Mon père, lui, a fait vingt-quatre mois pendant la guerre d'Algérie. Il s'en est tiré vivant : il a obtenu la Médaille militaire et celle de la bravoure...

Il ajoute :

— Quant à moi, j'ai été dans le 61^e régiment d'artillerie,

contingent 08/79 à Morange. Pendant huit ans, je me suis occupé des pigeons et j'les utilisais pour dispenser des messages. Je suis toujours colombophile. Faut savoir qu'il y a les fédérations colombophiles nationale et internationale. Cette dernière comprend la Belgique, l'Espagne et le Maroc. Dans les Hauts-de-France et dans l'Est, nos pigeons restent la propriété de l'État. Si une catastrophe arrive et qu'une guerre est déclarée, l'armée peut venir saisir les pigeons aux coulonneux pour les utiliser dans la distribution de message.

Sentant qu'il va être compliqué d'interrompre ce moulin à paroles, Arthur Turpin écoute religieusement le vieux bonhomme.

— Il y a eu beaucoup de morts pendant la Grande Guerre. Vous savez, j'ai visité le service des archives des soldats enterrés à Lorette, c'est immense. 14-18, c'était quelque chose ! Les bâtiments détruits, les tranchées, les morts !

Il s'abîme dans ses pensées tout en ajoutant :

— Quant à 39-45... Mon ancien voisin était un déporté, il avait un tatouage sur le bras. Il était coupeur de bois pour alimenter les fours crématoires. Il a été traumatisé par tout ce qu'il a vu...

Un silence lourd s'installe, vite balayé par un sourire désarmant sur le visage du vieil homme. Un sourire d'enfant.

— J'ai une grande collection de soldats de plomb, déclare-t-il, non sans fierté. Je compte l'offrir au musée des souvenirs de Lorette une fois que j'aurai passé l'arme à gauche, comme on dit. Je l'ai commencée quand j'étais qu'un gosse. Il y a des soldats de la guerre d'Indochine, des Viêt Minh, des figurines de la Légion étrangère et beaucoup des colonies

françaises... Sans parler des médailles et des papiers militaires de ma famille... Il y a beaucoup de règles de sécurité ici. Sans parler des consignes pour respecter le cimetière, la chapelle ou encore l'ossuaire. Il faut adopter un code d'honneur. C'était une fierté, un honneur et un plaisir de servir, de cette manière, la mémoire de notre histoire !

Il se perd dans ses souvenirs :

— J'allais à pied de Liévin jusqu'ici, à Lorette, pour aller travailler. J'traversais les champs. Mon premier jour, j'm'en rappelle comme si c'était hier. Il était 5 heures du matin, le soleil se levait à peine. Toute la zone était recouverte de brume. J'me suis arrêté, j'ai regardé et j'ai ressenti d'la peur. Ça me restera gravé dans la caboche toute ma vie !

» Un jour, il y a eu une fuite d'eau dans l'ossuaire. Dans cet endroit, il y avait des rangées de cercueils datant de 14-18, de 39-45, d'la guerre d'Indochine et de l'Algérie... J'ai passé la journée à mettre tout en sécurité dans des caisses pour éviter que ça s'abîme, c'était éprouvant et fatigant...

» Quand on f'sait l'entretien des pelouses, on retrouvait des balles ou des bouts d'os. Parfois, les lapins creusaient des terriers sur les lieux des tombes. On devait récupérer les lapereaux dans le fond d'ces terriers et on rebouchait les trous pour remettre le cimetière en ordre.

Il se tourne et pointe du doigt une zone boisée par-delà le cimetière militaire.

— Là-bas, derrière le carré musulman, enfoncé dans la forêt, il y a la tombe d'un prêtre qui donnait l'absolution aux soldats.

Il ne laisse pas le temps à son interlocuteur de réagir qu'il montre, cette fois, le phare de Lorette et enchaîne :

— J’suis souvent monté là-haut. C’était très éprouvant, il y a beaucoup d’escaliers. En plus, les marches ne sont pas larges. Mais le spectacle y est magnifique. On aperçoit tous les villages de la plaine !

Il claque ses mains et conclut :

— Bon, j’espère avoir pu vous être utile, monsieur Peinture, je vous souhaite une bonne journée !

C’est un Arthur décontenancé qui le retient.

— Euh, attendez, Nénesse ! Euh... Monsieur Bellevoix ! Moi, c’est Turpin, pas Peinture. Et j’aurais quelques questions à vous poser sur les objets qui ont été découverts sur le site du prochain hôpital de Lens...

Le vieil homme tend l’oreille, très intéressé. Arthur lui demande d’abord si les objets volés n’étaient pas mis dans un lieu très sûr, fermé à clef. Ce qui n’est pas le cas, lui répond l’ancien employé du musée. Ils étaient juste stockés dans une pièce interdite au public, mais non verrouillée.

— En fait, tient-il bon de préciser, ces objets étaient finalement accessibles aux personnes mal intentionnées.

Il soupire :

— Je n’aurais jamais cru qu’on puisse voler ces témoins tellement précieux de notre passé...

— Et en ce qui concerne le médaillon... Votre ancien collègue m’a parlé d’un numéro gravé au dos. Vous savez de quel genre de numéro, il s’agit ?

— Aucune idée, monsieur Peinture. En revanche, il y a bien quelqu’un qui pourrait vous renseigner. C’est un spécialiste du musée du Louvre-Lens. Il est venu les inspecter juste avant de programmer l’expertise. Qui n’a donc pas eu lieu, malheureusement...

* * *

Arthur Turpin sort du Louvre-Lens, où il a rencontré le spécialiste en question. Il s'est fait passer pour un journaliste – un collègue de ce Max Nowak qui suit l'affaire des objets volés depuis leur découverte. Ce qui n'a posé aucun problème.

Il s'avère que les chiffres gravés derrière le médaillon sont un numéro de déporté. Ce qui intrigue le spécialiste. Quelle personne déportée irait graver une chose aussi horrible au dos de ce genre d'objet sentimental ? Pour lui, ça n'a pas de sens. Arthur est de son avis. Il a voulu, à nouveau, en savoir un peu plus sur ces objets, notamment sur leur valeur. Ceci pour comprendre à quel point ils auraient pu attirer la curiosité de Tom. Car, bien qu'il ne veuille voir qu'une coïncidence entre la présence des objets au musée et leur disparition à la suite de la visite de Tom, il commence à penser que son filleul a très bien pu avoir accès aux objets. L'un d'entre eux aurait pu l'intriguer, et il l'aurait alors dérobé par curiosité. Quant aux autres, l'ancien infirmier n'a aucune idée de la manière dont ils auraient pu disparaître. Étant donné tout ce qui a été dérobé, il est impossible que Tom soit à l'origine de ce vol.

Pour le spécialiste, le portrait sur le médaillon date de la Seconde Guerre. Il estime l'âge de la fillette de quatre ou cinq ans. Voire six. Cet objet, en lui-même, n'a aucune valeur historique. Le numéro de déporté change bien sûr la donne même si ça ne lui confère pas une valeur pécuniaire. Le coffret est une simple boîte de métal. Quant au journal intime : à première vue, il représente un témoignage de l'époque de première main. Mais de là, à cambrioler le musée pour cela...

Reste le corps de la civile que le spécialiste n'a pas

examiné. Là, il faut un expert en la matière. Quant aux autres objets volés, ils ont une valeur historique, certes, mais, là aussi, l'argent qu'un voleur peut en tirer reste discutable.

Pour le spécialiste du Louvre, le coupable doit être un collectionneur acharné.

Arthur ne sait qu'en penser. Car, dans cette mystérieuse équation, se trouve son filleul...

Son regard troublé se pose sur la maison de ses parents, située non loin de là. C'est une ancienne maison d'ingénieur, avec des colombins, entourée d'une haute grille de fer forgé parcourant sa longueur de devant et d'un mur de briques rouges.

L'ancien infirmier visualise très bien, derrière les vieux rideaux gris des fenêtres du rez-de-chaussée, les jacinthes en pot qu'il a offertes à Noël à sa mère. Il voit le beau jardin de ses parents, les arbres fruitiers taillés avec soin. Un jardin qui fleurit au printemps pour, dès lors, se colorer de rouge, de rose et de blanc, à l'instar des jardins japonais. Un jardin où Tom aime jouer et courir avec Roméo ; où le chien et le petit garçon cherchent à attraper, dans le large bassin central, au grand désarroi du père, les carpes koïs – ces poissons japonais que ce dernier a toujours adorés.

Le cœur serré à l'évocation de son filleul, Arthur Turpin porte son attention vers le garage où se trouvent la BMW et la voiture de collection que retape son père : une 403 coupée, la réplique parfaite de celle de l'inspecteur Columbo, mais nettement mieux conservée.

L'ancien infirmier devient nerveux, ses mains se mettent à trembler. Une barre au ventre, la gorge serrée, il est à nouveau pris par l'angoisse. Il a du mal à respirer.

Tom vient souvent là. Ses grands-parents ne le reverront peut-être plus... Il ne courra peut-être jamais plus avec Roméo dans le jardin. Les images terribles reviennent lui traverser l'esprit. Il les évacue d'un geste nerveux. L'angoisse l'étreint un peu plus.

Comment ses parents vont-ils réagir s'il doit leur annoncer la nouvelle de la disparition de Tom ? La réponse est évidente : sa mère s'évanouirait, son père exploserait de colère.

Arthur l'entend déjà hurler : « Qui a pu faire une chose pareille ? Qui a enlevé notre petit-fils ? Si je trouve cette personne, je ne répondrai pas de mes actes ! »

L'ancien infirmier inspire un grand coup.

Sa décision est prise. Pour l'instant, il doit se taire. Il n'a pas beaucoup d'éléments, et peut-être que Tom sera retrouvé sain et sauf rapidement. Il les aura alors inquiétés pour rien. Donc, inutile d'en arriver là.

Un appel téléphonique de sa belle-sœur interrompt le cours de ses pensées.

— Que se passe-t-il encore ? s'exclame-t-il, alarmé.

Il décroche. Sa belle-sœur lui explique qu'elle a reçu un appel de madame Lefebvre, l'institutrice de Tom. Comme elle ne l'a pas vu ce jour à l'école, elle était inquiète. D'autant que l'avant-veille, il avait un comportement bizarre : il se rongait les ongles et avait l'air un peu stressé ; de plus, il transpirait du visage. Il semblait vouloir lui dire quelque chose. Ce genre d'attitude ne lui ressemblait pas. Il n'a jamais eu peur d'elle. Madame Lefebvre l'a donc questionné. Il lui aurait raconté des choses sur la vie pendant la Seconde Guerre mondiale, qu'il aurait lues dans un journal intime. Il lui aurait dit de n'en parler à personne...

— Le journal intime, murmure Arthur Turpin. Je ne me serais donc pas trompé...

Au même moment, se tenant bien droite dans l'ombre de l'entrée du musée, en retrait, d'une soixantaine d'années observe Arthur Turpin. Derrière ses lunettes à fine monture, ses grands yeux bleus perçants étudient le moindre de ses faits et gestes.

Très bien maquillée, l'inconnue a des cheveux poivre et sel attachés en un chignon duquel ne dépasse aucune mèche. De longues boucles en or avec un camée en diamant pendent à ses oreilles. Elle est vêtue d'un pantalon gris, de bottines et d'un manteau matelassé surmonté d'une capuche à fourrure. À ses mains, des gants en cuir gris agrémentés de diamants fantaisistes. Elle porte machinalement l'une d'entre eux à son visage, où elle caresse le grain de beauté sous son œil droit.

Son visage se durcit.

D'un geste sec, la sexagénaire réajuste son foulard bleu-vert, puis fourre ses mains dans les poches de son manteau. Tandis que ses poings se serrent, elle mitraille Arthur Turpin du regard.

Chapitre 4

« En venant sur Lens, j'avais tant espéré une vie meilleure, mais le travail, au fond, est épuisant. C'est très dur. Tout est lourd. Tout ça pour une paye misérable. Heureusement qu'on est logé et chauffé et que je cultive des légumes pour améliorer la soupe de ma douce Simone.

« Les enfants arrêtent l'école à treize ans ou à quatorze ans pour travailler tout de suite, soit dans la ferme des parents quand ceux-ci sont agriculteurs, soit à l'usine. Je donnerais tout pour que Marie-Thérèse poursuive ses études et devienne institutrice. C'est important, l'école... »

Le journal sur les genoux, assis sur un banc, Tom acquiesce. Il est d'accord avec la personne qui a écrit ces lignes : l'école, c'est important.

Lui, il adore ça !

Ses joues rougissent un peu. Il n'y a pas que l'école qu'il adore, il y a aussi son institutrice, dont il est très amoureux. Couché sur l'herbe du jardin public où son maître est allé se cacher pour lire, Roméo aboie, la queue frétilante. Tom lui fait signe de se taire. Ils ne doivent pas être repérés !

Roméo se ratatine et gémit.

Le doigt triturant sa lèvre inférieure, Tom réfléchit.

Peut-être devrait-il parler de sa découverte à son institutrice.

Il sourit.

Elle serait fière de lui si elle le voyait s'intéresser à ce genre de choses ! Oui, il en parlera, sa décision est prise.

D'une certaine manière, il pourra aussi soulager sa conscience, car voler, ce n'est pas bien.

Il évacue sa culpabilité, et se concentre sur les lignes qu'il était en train de lire. Il est étonné qu'à quatorze ans, on soit obligé de travailler et qu'il ne puisse pas aller étudier. Lui qui aime tant ça, il n'arrive pas à imaginer qu'un enfant soit obligé d'effectuer des tâches réservées aux adultes.

« Aujourd'hui, on a encore passé une bonne partie de la journée aux abris. Pour un dimanche, il y a mieux. Être sur les uns et sur les autres avec la peur au ventre, avec les cris et les pleurs des enfants, à attendre que ces foutus bombardements cessent ! Mais on est tous les trois, ensemble. C'est déjà ça. »

Tom est horrifié. Il se met à la place de ces gens. Qu'est-ce qu'ils ont dû avoir peur ! Il n'imagine pas un instant que des bombes puissent, un jour, détruire sa ville, sa maison, son école. C'est inconcevable. Pourtant, à une époque, en France, c'est ce qu'il se passait...

L'extrait suivant lui fait monter les larmes aux yeux.

« En rentrant, j'ai trouvé Marie-Thérèse en pleurs. Ma femme essayait de la consoler, mais rien à faire : j'ai dû insister pour savoir, pour faire parler notre fille. Elle a réussi à me dire que la maison de son amie avait été détruite pendant les bombardements d'hier, et que tout le monde avait été tué... »

— Oh, non ! murmure-t-il. Des enfants ont été tués ! Comment est-ce possible ?

Si un jour cela devait se reproduire, il se rend compte que des copains à lui pourraient mourir. Cette idée le fait trembler des pieds à la tête.

Inquiet devant l'attitude de son maître, Roméo gratte le sol. Il monte sur les jambes de Tom, queue et tête baissées, tout en gémissant. L'enfant le rassure en lui grattant le crâne.

Il passe quelques pages et reprend sa lecture :

« On a beaucoup de moments de joie et de plaisir. Ce dimanche matin, Marie-Thérèse et les enfants de la rue se sont amusés au jeu de l'oie. Moi, je suis allé au café, où j'ai joué avec Claude aux cartes. À la belote. Au troquet du mineur, il y a plusieurs tables de jeu. On y joue à la belotte, à la manille, au tarot ou encore au piquet – mais là, contrairement, aux autres jeux, il n'y a que deux joueurs. Et ça boit bien ! Il faut dire qu'on joue pour des tournées ! À notre table, ça se disputait sans cesse. Comme Claude jouait mal, il n'a pas cessé de se prendre une volée de bois vert par Jean. C'est agréable, ces moments-là. Les autres jours, nous n'avons pas cette possibilité de nous changer ainsi les idées, car on travaille... »

L'enfant trouve ça injuste que les gens travaillaient autant, heureusement ils s'amusaient quand même. Surtout que l'époque n'était pas drôle. Il y avait des bombardements et des innocents mouraient. Ça aussi, c'était injuste !

Il réfléchit et pense à son propre père. Les cafés ne l'attirent pas. En revanche, son grand-père maternel aimait bien s'y rendre pour rejoindre ses amis et pour se changer les idées.

Tom pouffe.

Sauf qu'il n'y allait pas souvent car sa femme le lui interdisait.

* * *

Simon et Juliette Turpin se trouvent à leur domicile. Arthur est présent. Tous trois sont très inquiets, les recherches du parrain de Tom n'ayant rien donné. La police est à pied d'œuvre de son côté, mais il n'y a aucune évolution. Les Turpin ont déjà répondu plusieurs fois aux questions des enquêteurs, qui semblent confiants. Mais les jours défilent, et la famille ne voit rien venir. Elle commence à penser que Thomas ne sera jamais retrouvé !

Juliette ne fait que pleurer. Elle et Simon commencent sérieusement à réfléchir à un autre moyen d'action.

Arthur tourne en rond dans le salon.

— Peut-être que si nous dévoilions l'histoire à la presse, tout le monde serait au courant, et dans ce cas, quelqu'un pourrait nous signaler une piste...

Simon acquiesce.

— En plus, suggère-t-il, si Thomas a été enlevé, son ravisseur pourrait prendre peur en voyant l'affaire dévoilée au public et le laisser partir...

Tout le monde est d'accord.

Juliette propose de contacter Max Nowak, le fameux journaliste lensois qu'elle a souvent eu l'occasion de croiser à la mairie pour son travail. Elle le contactera dès le lendemain à la première heure, les coordonnées de ce monsieur étant dans un fichier de son ordinateur de travail.

La mère de Tom sèche ses larmes. Grâce à cette idée, elle voit surgir une minuscule lueur d'espoir et récupère la motivation d'avancer. Quant à Arthur, il regagne son domicile l'esprit perturbé.

Prévenir la presse sera-t-il suffisant ? Il l'espère de tout son cœur, même si une petite voix au fond de lui-même lui

souffle de chercher du côté du journal. Il n'a pas parlé de celui-ci à son frère et à sa belle-sœur. Il ne voulait pas les déstabiliser, craignant leur désespoir s'ils apprenaient que Tom est vraiment lié au vol du musée...

* * *

Le lendemain, à 8 h 30 précises, Juliette se presse d'arriver au bureau. Une fois derrière son ordinateur, elle n'a pas de mal à retrouver les coordonnées téléphoniques de Max Nowak et compose le numéro en question. On décroche au bout de la cinquième sonnerie.

— Monsieur Nowak ?

Par chance, c'est le journaliste en personne qui répond au téléphone.

— Je suis Juliette Turpin, la maman du petit Thomas, huit ans, disparu maintenant depuis cinq jours. En avez-vous entendu parler ?

— Oui, vaguement..., lui répond avec tact Max Nowak. Pour tout vous dire, ma rédaction n'a pas jugé bon d'approfondir le sujet.

Juliette accuse le coup et ne se laisse pas démonter :

— Nous sommes désespérés, monsieur Nowak. L'enquête n'aboutit à rien du tout. Les jours défilent, et nous craignons le pire. Nous aurions besoin de votre aide pour écrire un article et alerter la population. Peut-être que cela amènerait une nouvelle piste pour retrouver notre fils...

Dans son bureau, Max Nowak pousse un long soupir silencieux chargé de tristesse. Il tire sur sa cigarette, ses pensées s'égarant du côté de la seule personne avec qui il avait réussi à construire quelque chose. Ou, du moins, un semblant

de vie conjugale. Selena. Elle voulait construire une famille avec lui. Malheureusement, il n'en avait que pour son travail. Alors, elle l'a quitté.

S'il avait su la garder à ses côtés, ils auraient eu un enfant, comme Juliette Turpin. Comment aurait-il alors réagi si c'était son propre fils qui avait disparu ? Il aurait remué ciel et terre pour le retrouver.

— Écoutez, je ne vous promets rien, cela ne dépend pas de moi. Mais je vais tenter de convaincre mes supérieurs. En attendant, je vais venir vous voir, et vous me direz tout ce que j'ai besoin de savoir pour écrire cet article, d'accord ?

Émue, Juliette lui donne son adresse et convient d'une heure de rendez-vous avec le journaliste. Durant sa pause-déjeuner, il se rend à la chapelle de l'église Saint-Léger pour y allumer un cierge. Une petite lumière d'espoir...

* * *

La sexagénaire du Louvre-Lens est positionnée devant l'hôpital. Appuyée contre le poteau d'un arrêt de bus, elle scrute, en trépignant, la maison dans laquelle l'homme à la canne est entré. On la sent méfiante, stressée, angoissée, frustrée.

Qui habite ici ? s'interroge-t-elle. Pourquoi cet Arthur Turpin s'est-il rendu ici ?

Ce n'est pas chez lui. Hier, après sa visite du Louvre, il est venu là. Une femme lui a ouvert et lui a fait la bise. Elle avait l'air dévastée...

La sexagénaire n'est pas restée. Il pleuvait des cordes.

Elle se décale, et sa main droite empoigne violemment le poteau.

Elle a obtenu l'identité de l'inconnu auprès du spécialiste du Louvre-Lens, apprenant ainsi qu'il s'était rendu juste avant au musée Notre-Dame de Lorette. Heureux hasard, elle était également présente à cet instant...

Elle tient enfin une piste !

Pour autant, cela ne la satisfait pas.

Elle marmonne en grognant avant de jeter un œil aux autres maisons.

— Pourvu que leurs voisins n'appellent pas la police...

Effectivement, s'ils voient que quelqu'un observe la demeure des Turpin depuis un moment, c'en est fini d'elle. Histoire de ne pas se faire repérer, elle se met à marcher tranquillement sur le trottoir d'en face.

Peut-être y a-t-il quelqu'un dans le jardin ?

Elle a besoin de renseignements sur les habitants de cette maison. Quels liens ont-ils avec les objets découverts lors du creusement des fondations ?

Ses grands yeux bleus s'assombrissent.

Rien dans le jardin...

Et en s'approchant plus ?

Elle se positionne derrière la haie et sort de petites jumelles de théâtre qu'elle a apportée. Elle essaye de voir si quelqu'un se trouve derrière les fenêtres et la baie vitrée donnant dans le salon.

Non. Apparemment, la maison est vide.

Sur ce coup-là, elle n'a pas eu de chance.

Dépitée, dégoûtée, elle abandonne son poste d'observation à contrecœur. Elle repart d'un pas vif, en râlant, obnubilée par son histoire.

* * *

La Voix du Nord - secteur de Lens-Liévin, janvier 2019

Le commissariat de Lens ouvre une enquête sur la disparition inquiétante du jeune Thomas Turpin : âgé de huit ans, yeux bleus, cheveux noirs.

Le jour de sa disparition, la maman a signalé qu'il était habillé d'un pantalon de velours noir, d'une chemise blanche et d'un pull couleur prune sans manche. La famille n'a reçu aucune revendication et ne semble être en conflit avec personne.

Thomas est un enfant sérieux, parfois solitaire, qui adore la lecture.

Les policiers n'ont pour l'instant aucune piste concrète. S'agirait-il d'une fugue ? Rien ne permet encore de le dire...

À noter, toutefois, une coïncidence pour le moins étrange.

Thomas et ses parents sont allés visiter le musée de Notre-Dame de Lorette il y a quelques jours. Ce même musée où une enquête a été ouverte à la suite de la disparition d'objets découverts récemment sur le site du futur hôpital de Lens. Dans cette affaire, plusieurs pistes ont été explorées, mais à cette heure, rien de probant n'aurait été trouvé. L'enquête serait au point mort.

La maman a révélé que Thomas, enfant très curieux, se serait peut-être aventuré dans la

réserve du musée lors de leur visite. De quoi se poser des questions.

Mais comment un jeune garçon de huit ans pourrait-il être mêlé à un vol ? En aurait-il été le témoin ? De ce fait, aurait-il été enlevé par le coupable ? À moins qu'il ne se cache de ce dernier ?

Des questions auxquelles les autorités n'ont pas souhaité répondre.

Toujours est-il que cette disparition semble inquiétante.

Tout est mis en place pour retrouver Thomas Turpin. Les policiers sont à pied d'œuvre. Un appel à témoins a été lancé. Des recherches vont être organisées avec des volontaires. Espérons que le jeune Thomas sera retrouvé rapidement et en bonne santé.

Max Nowak

* * *

Comme Thomas allait souvent dans les parcs de la ville, les volontaires – menés par les autorités et par Michel Turpin, le grand-père paternel de petit garçon – ont privilégié ces lieux ainsi que les chemins agricoles en périphérie de Lens. Ils ont refait également le chemin de l'enfant lorsqu'il est sorti de l'école, le jour de son enlèvement. Cette marche a suscité une vive émotion parmi les volontaires. Malgré la bonne volonté de ces derniers, les recherches n'ont rien donné.

Entre-temps, à la suite de l'article du journaliste Max Nowak, la psychose a gagné la ville. Surtout les familles ayant

des enfants. Les parents ont peur de les laisser sortir ou de les voir partir seuls à l'école. Ils attendent vivement leur retour, craignant de ne plus les revoir.

Les grands-parents paternels de Thomas ont été dans tous leurs états en apprenant la nouvelle. Comme se l'était imaginé Arthur, son père a explosé de colère, exigeant de savoir comment cela avait pu arriver, tandis que sa mère, Marie, ne cessait de répéter qu'il était arrivé malheur à leur petit-fils puisque ce n'est pas dans ses habitudes de fuguer.

Ils n'en dorment plus la nuit, pensant au pire...

Simon et Juliette sont dans le même état. En voyant Arthur revenir bredouille, leurs espoirs ont été douchés. L'absence de résultats des policiers n'a rien arrangé. Les parents de Thomas passent leur journée à placarder sur les murs de la ville des photos de leur fils avec leur numéro de téléphone.

Leur voisinage est abasourdi. Connaissant le caractère de Thomas et ses habitudes, les habitants du quartier ne comprennent pas ce qui a pu lui arriver. Ils sont de tout cœur avec les Turpin et participent activement aux recherches. Simon et Juliette se sentent épaulés, mais tout cela n'enlève rien à l'inquiétude, qui est toujours là. Ils vivent des moments extrêmement douloureux.

Arthur Turpin est perdu. Il ne sait pas quoi penser de tout ce qu'il a appris au musée.

Est-ce que cela a un rapport avec la disparition de son filleul ? Celui-ci a dû être enlevé, comme le dit le journaliste. Oui, mais par qui ? Qui a pu faire une chose pareille ? Et pourquoi en vouloir de la sorte à ce petit sans problème qui est apprécié par tous ?

L'artiste peintre se sent pris dans un tourbillon d'inquiétude et d'incompréhension le laissant abasourdi, comme tout le monde autour de lui.

Chapitre 5

Dans une petite maison de pensionné – un plain-pied situé pas très loin du centre-ville –, la sexagénaire qui observait Arthur Turpin et la maison de son filleul est assise dans le fauteuil de son salon. Perdue dans ses pensées, elle caresse son chat qui dort sur ses genoux. Devant elle, un feu agréable brûle dans une cheminée. Des photos encadrées d'une fillette et d'une jeune femme ornent le buffet qui longe le mur opposé à l'âtre.

Un silence chargé de tristesse règne dans la pièce, rythmé par les aiguilles d'une grande horloge en bois, le ronronnement des chats et le crépitement des bûches. Un calme à entendre les mouches voler. Une odeur de renfermé et des effluves de bois brûlé imprègnent les lieux.

— Marie-Thérèse, murmure la femme. Où es-tu ?

Elle avait six ans lorsqu'elle a disparu. Depuis, elle n'a jamais passé une journée sans penser à elle. Et, bien sûr, elle ne cesse de la rechercher.

Depuis cette disparition s'est créé, au fond d'elle, un manque qui ne l'a jamais quittée et qu'elle a comblé par de la colère, puis de la rage et, finalement, de la haine.

Aujourd'hui, la dame ne pense pas à sa vengeance. Pour la millième fois, elle se demande quelle aurait été sa vie avec sa demi-sœur, quelles joies toutes deux auraient partagées, quels moments de complicité elles auraient vécus. Cette demi-sœur qui lui manque tellement. Elle se serait sentie moins seule.

Au même moment, à la PJ de Lille, la capitaine de police Roquette reçoit une enveloppe sans destinataire et sans tampon de la poste. À l'intérieur, une feuille sur laquelle est écrit : « La civile retrouvée, à Lens, parmi les squelettes des soldats n'est pas morte pendant la guerre. Son décès date des années 60 et il n'est pas naturel. Ouvrez une enquête ! » Et c'est signé Lenna Cas.

Intriguée, l'officière repose cet étrange message en soupirant.

Ce n'est pas le premier du genre qu'elle reçoit.

Depuis la découverte du charnier sous le chantier, elle en a déjà eu quatre. Toujours signé Lenna Cas...

* * *

En désespoir de cause, Arthur Turpin explore une autre piste : retrouver Roméo !

En effet, il a eu une idée : et si Tom et son petit chien avaient été séparés ?

Il commence par une déclaration au commissariat, qui juge son initiative bien fondée. Puis il poste des annonces dans toute la ville. Malheureusement, malgré ses efforts et ceux des policiers, le chien de son filleul reste introuvable.

Pour se changer les idées, Arthur Turpin se met à peindre. Très vite, il commence à représenter Tom avec son chien. À la fin de son crayonnage, à leur vue, la déprime lui gonfle les poumons.

Soudain, il a une autre idée.

Et si Tom se cachait parce qu'il a peur de la police à cause du vol carnet intime ? Il ne fait aucun doute que le journal dont il a parlé à son institutrice est celui du musée. En

ce cas, il l'a peut-être planqué. Pour ne pas être accusé de vol au cas où il serait retrouvé.

Où pourrait-il être ?

Arthur pense d'abord à le chercher dans tous les endroits où Tom joue, principalement sa chambre. Puis il songe à la cabane. Pour lui, c'est le seul endroit où son filleul cacherait quelque chose de précieux.

Une fois sur les lieux, il contemple le plancher. Le coup de la latte, c'est trop connu, et tout le monde y pense. Tom est bien plus malin que ça. Du coup, il regarde le plafond. Il ne peut s'empêcher de siffler, admiratif.

Son filleul a construit un faux plafond avec un petit morceau de bâche, qu'il a peint en marron. Bien sûr, on la voit tout de suite, mais le système n'en est pas moins ingénieux.

Arthur glisse sa main sous la bâche et en ressort le fameux journal intime.

Il suspend son geste, étonné. Sa découverte signifie que son filleul l'a bel et bien volé ! Son étonnement laisse place à une certaine excitation. Il tient peut-être une piste !

Il caresse la couverture de cuir avant de l'ouvrir. Il semblerait que ce journal intime soit écrit par un mineur du nom de Joseph Levy.

Il le feuillette et lit une page au hasard :

« À la fosse 8, il y a des hommes armés. Ils confisquent les œufs, le camembert et le pain.

Celui qui a deux chevaux devait en donner un aux Allemands. Les postes radio doivent être amenées à la mairie. »

Il en consulte une autre :

« On a réussi à avoir du beurre au château, dans un village à quelques kilomètres de chez nous... Des gens ont loué

cette ancienne brasserie. Dedans, ils font du marché noir.

Le matin, les gens des environs viennent acheter ce qu'il leur manque. Le midi, ce sont les bouchers qui viennent se ravitailler. Ils tuent des bêtes entières et jettent les peaux dans la rivière. Le soir venu, ils font la bringue avec les Allemands. Il y en a qui profite de tout !!

Ce n'est pas tout. Hier, dans un village voisin, des gens sont allés à la mairie pour avoir des tickets de rationnement, mais ceux-ci étaient limités. Du coup, ils se sont vengés et ont tué l'adjoint au maire. C'est terrible ! »

Arthur Turpin s'é gare dans la contemplation de ces quelques lignes.

Comment tout ça a-t-il pu se passer ? s'interroge-t-il en silence. Nous sommes tombés bien bas... Mourir pour de la nourriture ; de notre temps, on n'imagine pas que ce soit possible...

Il continue à lire les pages griffonnées. Il ne sait pas ce qu'il recherche. Avoir retrouvé ce journal ne lui révèle pas du tout où se trouve Tom. Soudain, un morceau de papier volant glisse des pages.

Arthur le ramasse. Il s'agit visiblement d'un bout arraché à la première page du carnet. Dessus, un numéro et une adresse : le 150, boulevard Basly à Lens.

* * *

Roméo se cache dans une sorte de niche située dans une courette en retrait de la rue principale. Il se protège, un instant, de la fine pluie, attendant comme si son maître allait venir le récupérer. Puis le crachin cesse, et le chien au poil roux se remet à arpenter les rues.

Il erre dans la ville, bien déterminé à retrouver Tom, regardant et reniflant tout ce qui se trouve sur son chemin. Il connaît bien la ville, grâce à toutes ses balades avec son petit maître. Au-dessus de lui, le ciel alterne entre le gris et de rares éclaircies. La pluie de ces derniers jours a trempé ses poils. La boue les a salis. Ébouriffé, le pelage ainsi trempé et crotté, la mine triste et le corps un peu aminci – car il a très peu mangé –, Roméo ne ressemble plus à un chien, il est méconnaissable.

Quand Tom n'est pas rentré de l'école, il a senti que ce n'était pas normal. Que quelque chose de lui grave lui était arrivé. Poussé par son instinct, il a quitté la maison. Il a passé toutes les nuits dehors depuis à rechercher le garçonnet sans relâche. Il a sillonné les rues perpendiculaires de la ville, et le centre. Il s'est rendu dans le jardin de la faculté, au *skatepark*. Il a refait tous les endroits que Tom apprécie : leurs chemins de promenade, le parc, l'école... Il s'est rendu jusqu'à la maison des grands-parents de l'enfant.

Pas évident de repérer sa trace, entre les odeurs étrangères et celles – anciennes –, de son maître. Il ne cesse de tourner en rond.

Soudain, il stoppe. Il a une piste !

Le temps d'un instant, il ne bouge plus, comme étonné par sa découverte, lui qui était en train de perdre espoir. La seconde suivante, l'excitation le gagne. La queue frétille, il aboie de joie avant de se calmer et de retrousser les babines pour montrer les crocs.

Il y a une autre odeur avec celle de Tom, et il n'a pas confiance en elle...

Méfiant, il remonte la piste, truffe au sol.

Au-dessus de la ville, les nuages pris s'écartent, laissant

apparaître le soleil sur un coin de ciel bleu. Puis un arc-en-ciel apparaît.

Chapitre 6

Tom se promène à pied dans le petit bois situé derrière le musée du Louvre-Lens. Roméo trotte à ses côtés, tenu en laisse par son maître qui n'a pas envie qu'il se sauve. Et puis, c'est obligatoire : un panneau l'indique aux promeneurs à l'entrée du bois.

C'est mercredi après-midi, ses parents l'ont laissé chez ses grands-parents. Sa mère travaille, et son père a besoin de tranquillité, car il doit corriger des copies importantes. Tom a boudé un peu, au début, en apprenant qu'il ne pourrait pas rester à la maison. Maintenant, il est content d'être chez papy et mamie. Il aime bien ses grands-parents. Chez eux, il est libre de faire ce qu'il veut.

Il pense au journal – qu'il a caché dans son sac à dos pour sortir de la maison et qu'il tient à présent contre lui comme un trésor –, et à ce qu'il a lu avant de sortir profiter d'une belle éclaircie. Il stoppe sa marche, et l'index sur la lèvre inférieure, se remémore les mots de Joseph Levy.

Sur une page, le père de famille écrivait : « On écoute la radio. Elle est en allemand, mais c'est une radio de résistance par laquelle nous parle le général de Gaulle. Cela donne un peu d'espoir. J'espère juste qu'il n'est pas trop tard... »

Puis il expliquait : « Les Allemands, c'est l'ennemi. Mais ce sont des soldats comme les autres. Ils sont obligés d'y aller, et c'est tout. Certains disent bonjour et se montrent gentils, même s'ils gardent une certaine distance. En revanche,

les SS, ce n'est pas la même chose. Ils viennent nous faire du mal... Nous cachons que nous sommes juifs. Certains voisins ont déjà dénoncé des Juifs. »

La guerre, c'est abominable, songe l'enfant en frissonnant. Il y a des gens bien, mais aussi des gens moches comme tout...

La suite parlait de résistance – ce qui l'avait pas mal énervé.

« Les résistants font dérailler les trains de marchandises. Ceux basés dans le Nord s'occupent des convois du Pas-de-Calais et ceux dans le Pas-de-Calais s'attaquent aux convois du Nord. Ils font ça pour ne pas être repérés. En guise de représailles, les Allemands prennent n'importe qui dans le village où les trains sautent et ils les emmènent. On ne voit plus ces gens... »

— Tout ça, c'est injuste ! s'est écrié Tom en découvrant ces lignes.

Il s'est senti tellement impuissant devant ce terrible témoignage.

Soudain, Roméo s'arrête. Il se retourne et se met à aboyer vers les hauts buissons qu'ils viennent de dépasser. Ces derniers semblent frémir. La forêt devient silencieuse.

Tom s'immobilise.

Pourquoi son chien se comporte-t-il de cette manière ? Ce n'est pas dans ses habitudes d'aboyer pour n'importe quoi. Y aurait-il un danger ?

Il cesse de respirer et tend l'oreille.

À ses pieds, Roméo commence à grogner. Ses oreilles se plaquent en arrière. Ses babines se retroussent, et il montre les crocs. Son poil se hérissé en crête de dragon – comme aime

dire Tom quand il voit son chien donner de la gueule envers les chats du quartier.

La peur étreint l'enfant.

Roméo aboie de plus en plus fort.

Que se passe-t-il donc ? Et que va-t-il lui arriver s'il reste là ?

Il n'a pas envie de savoir.

— Viens, Roméo ! se récrie-t-il en tirant sur la laisse.

Accompagné de son petit chien, l'enfant prend la poudre d'escampette pour retourner chez ses grands-parents. Tout en courant, il serre contre lui le journal qu'il était venu lire dans le bois pour être tranquille, pour que personne ne le voie.

— Mais tu as été vu, lui murmure une voix dans sa tête.

* * *

Perplexe, Arthur Turpin sort du 150, boulevard Basly. À cette adresse se trouve une vieille boutique vendant des chemises sur mesure : *Aux belles chemises*.

Elle est tenue par un vieil homme, Léon Durand. Le commerçant a raconté volontiers ce qu'il sait. Il a hérité de ce commerce de sa famille.

Avant que celle-ci n'investisse les lieux, cet endroit était une simple habitation ayant appartenu à des gens qui ont été déportés pendant la Deuxième Guerre mondiale : les Levy.

Léon Durand a marqué une hésitation : était-ce toute la famille ou seulement l'un de ses membres – la mère ? ou peut-être le père – qui a été déporté ? Il ne savait plus.

Il a écarté ce trou de mémoire d'un geste de la main contrit avant de poursuivre. À la suite de la déportation, la

maison a été abandonnée. Plus du tout entretenue, elle s'est délabrée. Les années ont passé, et ses ancêtres l'ont rachetée pour une bouchée de pain. Les Durand la rénove et la transforme en magasin.

Le commerçant a commencé à se tordre les doigts, gêné.

— Si la famille des anciens locataires s'était manifestée, on l'aurait rendue, vous savez... Les miens ne sont pas du genre à spolier les autres... Ils ont même fait des recherches sur les Levy, mais n'ont rien trouvé...

Arthur a acquiescé avec emphase, n'ayant aucune raison de remettre en doute la parole du commerçant. Puis il a montré le journal au vieil homme, et la mémoire lui est revenue. Il s'est souvenu de ce qui se racontait dans la famille : seul le père avait été déporté. Sa femme pleine de chagrin, mais également apeurée, était partie avec leur petite fille se réfugier dans une autre région...

— Ce n'est pas tout, a murmuré Léon Durand, la mine se pinçant de dégoût. Il se racontait que les Levy ont été dénoncés par quelqu'un du voisinage, mais on n'a jamais su qui...

Debout dans la rue, Arthur Turpin sent monter en lui une bouffée de colère. Être ainsi dénoncé avec ce que cela impliquait, c'est terrible et tellement inhumain !

Au même instant, postée en face, derrière la vitrine d'un autre magasin – celui-ci vendant de grandes marques de vêtements –, la sexagénaire du Louvre-Lens observe l'artiste peintre. Une peur profonde creuse les rides de son visage. Celle-ci disparaît, et la vieille femme se fait déterminée. Le pas toutefois hésitant, elle sort du magasin. Elle se dirige droit vers

Arthur Turpin, qui est sorti de son immobilisme pour s'en aller. Elle s'arrête sur son chemin et, la mine méfiante, sur ses gardes, elle attend qu'il la croise.

Lorsqu'il arrive à son niveau, elle se poste devant lui.

— Pardon, monsieur, je voudrais avoir une discussion avec vous !

Arthur Turpin stoppe, surpris.

— Que voulez-vous, madame ? Je ne vous connais pas...

— Cette ancienne maison m'intéresse, je compte l'acheter ! Dites-moi ce que vous lui voulez !

— Mais elle n'est pas à vendre...

L'autre fixe l'ancien infirmier avec dédain.

— Personne ne le sait encore !

Arthur Turpin soupire, agacé.

— Peu importe, je ne suis pas ici pour ça. J'ai autre chose en tête. Alors, cette maison, je vous la laisse !

— Ah bon ? Dans ce cas, pour quelle raison êtes-vous là ?

Cette question attise sa méfiance.

Qu'est-ce qu'elle me veut ? s'interroge-t-il.

Puis l'urgence le ramène à la réalité. Il s'agit juste d'une vieille dame qui cherche à acheter le commerce et qui voit en chacun des clients de celui-ci un concurrent potentiel. Voilà tout. Et lui, il n'a pas le temps de la convaincre de sa bonne foi.

— Bon, écoutez, l'envoie-t-il promener. Je suis pressé. Je suis ici, car j'enquête sur la disparition de mon neveu, voilà tout !

Il laisse la dame en plan et s'en va sans plus prêter attention à elle.

La sexagénaire le regarde partir. Elle a dit un mensonge pour savoir la vérité. Ce qu'elle a appris est déconcertant...

Elle plisse les yeux.

Est-ce que je ferai fausse route ? se demande-t-elle pour la deuxième fois. Il a l'air sincère ce monsieur...

Chapitre 7

« J'ai peur, je n'aurais jamais dû aller au bistrot, ce jour-là. Qu'est-ce qu'il m'a pris de raconter ça ? C'est vrai que j'avais trop bu et que j'ai trop parlé. Quel idiot ! Simone et moi avons tout fait, à notre arrivée, pour garder secrète notre religion...

Claude Ledoux m'a regardé d'un sale œil. Est-ce qu'il aurait osé... ? Non, ce n'est pas possible. C'est quelqu'un de bien et c'est mon ami. En tant que voisins, nous avons très vite sympathisé. Je pense juste qu'il n'était pas content de perdre aux cartes. Il joue de grosses sommes d'argent, lui. Il ne devrait pas, surtout qu'il n'a jamais de chance.

Toujours est-il que depuis, j'ai l'impression d'être surveillé, d'être suivi. Nos autres voisins nous regardent bizarrement. C'est ce que m'a dit Simone.

Et ces hommes de la milice qu'on a vus dans le quartier...

Joseph Levy »

* * *

Tom se trouve dans une petite pièce dont les volets en bois ont été barrés, à l'extérieur, par une barre de fer et un cadenas. Une fente permet à l'enfant de voir qu'il est toujours à Lens. En collant son œil dessus, il aperçoit le stade Bollaert. Cette pièce est isolée, au premier étage de la grande maison un peu lugubre dans laquelle Tom a été amené de force. L'endroit idéal pour y enfermer quelqu'un... Un cabinet de toilette y est

attendant. La chambre est meublée d'une table basse et d'un canapé. Celui-ci a été aménagé en lit, avec oreiller, couverture et draps soignés. Divers jouets traînent au sol. Tom n'y a pas touché. Il n'a pas envie de s'amuser avec !

Assis sur le canapé-lit, le petit garçon se demande encore combien de temps il va rester là, enfermé dans cette pièce. En plus, avec les volets fermés, ce n'est pas rigolo.

Il sait qu'il pourrait en sortir s'il donnait à l'homme ce qu'il veut, mais il n'en a pas envie.

Il serre les poings.

Jamais il ne lui dira où se trouve le journal de Joseph Levy !

Quelque temps après sa mésaventure dans le bois, il s'est rendu compte qu'on l'observait. Cette fois, c'était à la sortie de l'école. À un autre moment, c'était en rentrant à la maison avec son père. Il a essayé d'en parler à sa maîtresse, mais n'a pas posé. Pas plus qu'il ne l'a dit à ses parents.

Il pensait qu'il s'agissait de la police qui enquêtait sur lui. Ou que quelqu'un voulait le punir de ce vol. En effet, c'est mal, ce qu'il a fait ! La suite lui a prouvé qu'il s'était trompé. Excepté sur une chose : on cherchait à lui prendre le journal qu'il avait subtilisé au musée. Mais craignant des représailles, il l'a caché.

Et il compte bien se taire jusqu'à ce qu'on le retrouve. L'enfant se souvient de la manière dont il a été enlevé. Il sortait de l'école – il revient toujours seul à la maison – et passait par une petite rue non fréquentée quand, tout à coup, une vieille Peugeot s'est arrêtée devant lui, les phares allumés. Il n'a pas eu le temps de réagir à cause de la peur. Un très grand monsieur est sorti de l'habitacle, il l'a pris par la taille

et l'a poussé à l'arrière de la voiture. Il lui a plaqué la main sur la bouche, lui a ligoté les poignets de l'autre avec un nœud coulant qui semblait déjà préparé. Puis il s'est remis au volant et a démarré sur les chapeaux de roue.

Son ravisseur lui a dit que les portières arrière étaient verrouillées et lui a assuré que s'il tentait quoi que ce soit, il ferait du mal à ses parents et à son petit chien. Terrifié, Tom a obtempéré. À présent, il n'est plus certain que le géant mettrait ses menaces à exécution. Il n'a pas vraiment peur pour sa vie, en fait : l'homme ne lui a pas fait de mal et a pris soin de lui, même s'il ne cesse de lui faire du chantage pour récupérer le carnet intime.

La peur est passée chez l'enfant, et sa curiosité est en éveil. Il pense qu'il est au cœur d'une très grande intrigue. Mieux, il est le héros d'une histoire, comme dans les films ou dans les jeux vidéo !

Est-ce que le journal lui appartient ? Tom ne pense pas. Il est trop jeune pour en être le propriétaire. Alors, pour quelle raison son ravisseur le désire-t-il autant ? Ce n'est qu'un livre qui parle de la vie pendant la Seconde Guerre mondiale. Que cache cet homme ?

** * **

Tom serre les poings. Sa décision est prise.

Il va se sauver !

Sa curiosité a ses limites. Ce qu'il a pris très vite pour un jeu doit aussi vite se terminer, et il veut rentrer chez lui. De toute manière, c'est ce que ferait tout bon héros d'une histoire !

Et, bien sûr, il a un plan...

Au moment du repas de midi, il se poste dans l'angle du mur, juste à droite de la porte. Là où le battant va s'ouvrir. Ainsi, sa présence sera-t-elle masquée. Puis, au moment où le bonhomme entrera pour lui apporter à manger, il repoussera la porte sur lui. Ce qui l'assommera.

Ce faisant, l'enfant tremble de peur. S'il échoue, l'homme lui fera du mal, sans aucun doute – même si pour l'instant, il ne s'est pas montré violent avec lui. Il se force à rester silencieux et à ne plus bouger pour ne pas se faire repérer. Il contrôle sa respiration et ses tremblements.

Tom se mord la lèvre inférieure.

Non, réalise-t-il, ça ne marchera pas ! Je n'aurai pas assez de force...

Il doit vite trouver autre chose.

Ça y est, il a une idée. À peine celle-ci termine-t-elle de se former dans son esprit qu'un grincement se fait entendre de l'autre côté de la porte. Il arrive, il est en train de monter les escaliers !

Ses bruits de pas résonnent dans le couloir. Quelques instants après, au bout d'infinies secondes, la serrure de la porte se déverrouille. Le battant s'ouvre en grinçant.

L'homme entre avec, dans les mains, le plateau du repas de midi. Au menu : une assiette de purée-saucisses. Découvrant la pièce vide, le ravisseur stoppe, un sourire agacé aux lèvres.

— Où te caches-tu, petit diable ? demande-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Devant l'absence de réponse et de réaction de son prisonnier, l'énervement le gagne. Il s'avance d'un pas décidé vers le canapé. C'est le seul endroit où l'enfant a pu se cacher.

— *Ne commence pas, ou ça va mal finir ! Je n'ai pas le temps de jouer, alors, sors de ta cachette, petit morveux, sinon tes oreilles vont chauffer !*

Il n'a pas l'occasion d'en dire plus, Tom lance la jambe devant lui. Le bonhomme est déséquilibré et chute en avant. Il s'étale de tout son long, manquant de se cogner contre la table basse, et se retrouve la tête dans l'assiette de purée.

Thomas prend aussitôt la poudre d'escampette.

Il jaillit de la chambre en courant, traverse le couloir à toute vitesse et dévale les escaliers quatre à quatre. Ceux-ci donnent directement dans un large hall d'accueil. En face, une porte qui ne qu'êtré celle de l'entrée.

Il fonce vers elle, tourne la poignée.

Oh, non ! Elle est fermée à clef.

L'enfant panique. Pleurant, criant, il secoue la clinche.

— *Laissez-moi partir ! Laissez-moi partir ! Au secours, je n'ai rien fait de mal !*

Derrière lui retentit un rugissement de colère.

Il se retourne et découvre le géant qui déboule, le visage couvert de purée. Il ne reste plus que ses yeux de visibles. Des yeux de bête furieuse, des yeux de loup-garou !

L'autre explose de rire.

— *Tu croyais t'enfuir facilement, mais tu es piégé. J'ai pris mes précautions, sale gosse !*

D'abord pétrifié, Thomas s'effondre en pleurant.

— *Pitié, ne me faites pas de mal. Pitié...*

* * *

Truffe au sol, Roméo a parcouru Lens. Grâce à son flair, il est sûr d'avoir retrouvé la trace de Thomas. Comme il y a

beaucoup de circulation et de monde, que les odeurs sont anciennes, la recherche était plus difficile. Pour autant, il a gardé le cap. Après l'excitation de la découverte, il ralentit l'allure. Il prend un peu plus son temps, car il ne connaît pas bien ce quartier.

Il arrive devant une grande maison à deux étages - équipée visiblement d'une cave et datant du siècle dernier - dont tous les volets sont fermés. Ses murs sont en briques rouges typiques de la région. Malgré qu'elle soit un peu délabrée, elle reste néanmoins belle. Elle est entourée d'un grand jardin - agrémenté de beaucoup d'arbres et d'un petit étang - et d'un mur de briques qui s'effondre par endroit.

Le petit chien réussit à pénétrer dans le jardin grâce à un trou dans l'enceinte. Pris d'une peur subite, il se cache dans un buisson, car il sent que l'on va lui faire du mal. Puis, se rappelant que son maître est en danger, il quitte sa cachette et commence à contourner la maison. À l'arrière, il découvre une porte - celle de la cuisine - restée entrouverte.

Il renifle le seuil.

Son maître est passé par là !

Fou de joie, il oublie le danger et fonce à l'intérieur en aboyant.

Il file à travers un couloir au carrelage en carreaux de ciment, traverse un salon - dont le parquet est en chêne et, sur lequel, ses griffes cliquent à toute vitesse - pour ensuite jaillir dans le hall d'entrée d'où monte un escalier majestueux en bois.

Toujours en aboyant, le chien aux poils roux gravit les marches en bois tandis qu'une petite voix, cassée par les épreuves, mais pleine d'espoir, s'élève :

— Roméo ? Roméo, c'est toi ?

Le chien jappe de joie.

Il a retrouvé Tom, il va le sauver !

Ses espoirs canins sont vite douchés quand il se arrive devant une porte fermée derrière laquelle se trouve son maître. Furieux, il en gratte le battant en hurlant à la mort avant de s'asseoir devant en pleurant.

Pendant ce temps, une peur panique a envahi Thomas.

— Roméo, sauve-toi ! Le bonhomme a dû t'entendre !
Sauve-toi ou il va t'attraper, toi aussi !

L'animal réagit enfin. Il se redresse, prêt à se carapater. Il ira chercher de l'aide. Il sait qui ramener ici. Au moment où il se retourne, une épuisette s'abat sur lui. Puis une grosse poigne le choppe par la peau du cou !

* * *

— Regarde qui je t'amène là ?

L'homme rentre dans la pièce où il garde enfermé Tom, tenant Roméo par la peau du cou. Grâce à la médaille que porte l'animal autour du cou, il sait que celui-ci appartient à son prisonnier. Et cette saleté de même têtu qui ne voulait pas parler n'aura plus le choix, à présent. Ce clébard représente un bon moyen de lui délier la langue, il en est certain !

Le ravisseur est un grand gaillard d'un mètre quatre-vingts aux cheveux bruns coupés court. Il semble porter sur ses épaules un lourd fardeau, et son visage reflète une certaine tristesse que dément son attitude.

Suspendu dans le vide, le petit chien alterne grognements et gémissements.

— Roméo ! s'écrie l'enfant, paniqué.

Il est content de revoir son meilleur ami, mais devine que son ravisseur pourrait lui faire du mal.

Roméo aboie et remue dans tous les sens. L'homme le secoue en s'énervant :

— Vas-tu te tenir tranquille, sale bête !

La seconde suivante, il s'interrompt, comme s'il n'était pas fier de ses propos ou de ce qu'il s'apprêtait à commettre. Roméo en profite pour donner un coup de reins et tenter de le mordre. Surpris, le ravisseur lâche le chien, qui se précipite vers Thomas.

Pris de court, l'homme tente de le rattraper, mais Roméo montre les crocs.

Embarrassé, il s'immobilise. Puis il se reprend :

— Tu vois, dit-il avec gentillesse, je ne suis pas si mauvais, j'ai fait venir ton chien...

— Comment l'avez-vous eu ? lui demande du tac au tac l'enfant.

L'homme affiche un air désolé.

— Ce n'est pas ça qui doit t'intéresser, petit...

Son visage se ferme, et il ajoute sèchement :

— Moi, j'ai fait un effort pour te faire plaisir, alors, à toi de me dire ce que je veux entendre... Sinon, je serai obligé de m'en prendre à ton copain...

Il enfonce le clou avec froideur :

— Et il va souffrir, tu peux me croire...

Un bon observateur se rendrait compte qu'il n'est pas fier de ses propos, mais l'enfant ne le réalise pas, effrayé à l'idée de ce qui pourrait arriver à son compagnon. Il comprend alors que l'homme en face de lui est capable de mettre ses menaces à exécution. Il prend son chien dans ses bras et recule,

apeuré, suppliant l'homme de ne pas lui faire de mal.

Il s'approche, menaçant, de Tom, le doigt pointé sur l'animal.

— Tout repose entre tes mains, Thomas. Tu sais ce que tu as à me dire...

* * *

Depuis qu'ils ont démarré, le ravisseur ne parle pas. Il conduit, le regard furieux, les lèvres serrées. Il est vexé. Tom est assis à l'arrière de la vieille Peugeot, les bras autour de Roméo, inquiet pour celui-ci. Tous deux se lancent des coups d'œil complices.

Pourquoi est-ce qu'il s'intéresse autant à ce journal intime ? s'interroge à nouveau l'enfant.

Il aimerait bien poser la question, mais il ne préfère pas. Il est allé trop loin, il le sait. Sauf qu'il n'y avait pas d'autre moyen s'il voulait protéger son chien...

— Bon, alors ? s'impatiente l'homme.

— Il faut prendre la direction du Louvre-Lens..., murmure le garçonnet.

— Et après ?

Tom déglutit. Il hésite, puis se ravise. Il prend son courage à deux mains et répond en étant le plus déterminé possible :

— Je vous le dirai une fois là-bas.

— Je l'espère bien ! gronde l'autre. Et tu n'as pas intérêt à me rouler dans la farine !

— Je ne vous mens pas, monsieur. Ma cachette se trouve en face du Louvre...

Quand Tom a accepté de parler, il s'est montré assez

malin pour fixer ses conditions. Ce n'était pas évident, néanmoins, il a maîtrisé sa peur. Il lui révélerait tout au fur et à mesure. C'est ce qui se passe parfois dans les films : le héros ne dit pas tout, comme ça il peut trouver une solution pour s'échapper ; ou, du moins, ainsi, le ravisseur a encore besoin de lui – car dans le cas contraire...

L'enfant frissonne.

Il craint d'imaginer ce qui arrivera quand l'homme n'aura plus besoin de lui. A priori, il est incapable de lui faire du mal. En revanche, Tom en est certain, il n'hésitera pas à s'en prendre à Roméo.

Il se force à écarter la peur qui monte en lui.

Il ne risque rien.

Le carnet est caché dans sa cabane dans le jardin de ses grands-parents, et son papy est un ancien militaire. Son ravisseur n'a qu'à bien se tenir !

Quoique...

Un pli soucieux barre le front de l'enfant.

Son grand-père est âgé, et son ravisseur est dans la force de l'âge. De plus, il est baraqué comme une armoire à glace !

J'ai fait une bêtise..., réalise Tom. Il faut absolument que je trouve un moyen pour éviter qu'on aille là-bas.

Il réfléchit pendant tout le trajet, puis il reconnaît, au loin, le bâtiment du Louvre-Lens.

Il lui faut agir vite !

La main gauche sur la poignée qui ouvre la vitre, il murmure discrètement à l'oreille de son chien.

— Tiens-toi prêt, Roméo...

Puis il demande :

— Dites, pourquoi le journal vous intéresse-t-il tant ?

— Tu n’as pas à le savoir, réplique son ravisseur, agacé par la question.

Tom soupire pour lui-même de soulagement. Ça marche ! Il va réussir à l’énervé et à le pousser à la faute.

— Qu’est-ce qu’il y a dans ce journal ? insiste-t-il.

L’homme explose de colère.

— Tu vas la fermer, à la fin ! Si tu continues à être trop curieux, ça va mal se passer pour ton chien ! As-tu déjà mangé asiatique ? Tu sais quel goût ça a ?

Tom ignore l’écœurante perspective de voir son compagnon finir en déjeuner, et croise les bras, libérant ainsi Roméo de son éteinte. Se faisant, sa main gauche se prépare à entrer en action.

— Si c’est comme ça, vous n’aurez pas votre journal !

L’air buté, il penche la tête. Ainsi, il masque sa peur et sa nervosité.

Au comble de sa fureur, son ravisseur stoppe brutalement la voiture au milieu de la route.

Il se retourne.

— Si tu veux la jouer comme ça, commence-t-il à crier.

Tom ne l’écoute plus. Il tourne à toute vitesse la poignée qui ouvre la vitre.

— Merde ! Qu’est-ce que tu fous ?

L’homme tente d’attraper l’enfant. Aussitôt, Roméo intervient et tente de lui mordre la main. Il retire in extremis son bras. Il ouvre sa portière tout en se débattant avec sa ceinture afin de sortir de sa voiture. Mais il trop tard. Roméo a pu sauter dehors !

— Reviens ici, saleté de clébard ! Reviens !

L'homme se met aussitôt à sa poursuite, avant de se raviser. Il ne peut laisser le gamin seul dans sa voiture ! Quand il est de retour à sa voiture, Tom l'attend sagement.

— On retourne à la maison, morveux ! Tu vas me le payer !

Blanc de peur, le garçonnet laisse courir son regard vers la maison de ses grands-parents, qui est tellement proche. Il ne peut pas appeler à l'aide. Le temps qu'on vienne à son secours, qui sait ce dont sera capable le géant, désormais, avec le mauvais tour qu'il lui a joué... Il n'a plus qu'à espérer que l'homme ne lui fasse pas de mal et que Roméo puisse rentrer chez lui prévenir son père et sa mère.

* * *

Roméo a réussi à s'échapper des mains du ravisseur qui a fini par abandonner la course poursuite. Le petit chien roux file à travers la ville, direction la maison de ses maîtres. Il traverse les rues sans prêter attention à la circulation, parcourt à toute vitesse les trottoirs, passant entre les jambes des passants tel un boulet de canon. Il a enfin la possibilité de sauver Tom !

La maison est en vue. Il fonce vers la porte d'entrée. Le voici sur le seuil. Debout sur le tapis de bienvenue, il se met à aboyer et à griffer la porte pour que les parents de Tom ouvrent.

Mais personne ne répond.

Au même moment, une camionnette passe et s'arrête au niveau de l'habitation. Le chien va vers elle et aboie. Il y a danger, son petit maître a besoin d'aide ! Âgé d'une quarantaine d'années, le crâne dégarni, le chauffeur tourne un visage sans expression sur lui. Puis il descend du véhicule de la

fourrière qu'il conduit et fait son travail. Il ramasse ce chien errant et l'enferme dans une cage à l'arrière de la fourgonnette.

Roméo aboie pour l'alerter et remue les pattes pour se dégager, mais rien n'y fait. Alors, il baisse les yeux de tristesse, et les portes se referment sur lui.

* * *

À la fourrière, la cage où se trouve Roméo est étroite pour son gabarit. Un peu détériorée et sale, on y trouve une petite gamelle d'eau et une autre avec de la pâtée à l'intérieur. Malgré la faim et la soif qui le tenaillent, le petit chien n'y touche pas. Tout autour, d'autres chiens sont enfermés également. Ils aboient avec force, contrairement à lui. Il y a aussi des chats qui miaulent sans cesse, ce qui ne le fait pas plus réagir. Depuis qu'il a été capturé, Roméo ne boit plus, ne mange plus. Il s'est mis dans un coin de sa cage et ne bouge plus. Il n'a pas pu sauver son maître. Il l'a abandonné...

Personne ne passe dans ce couloir bruyant et malodorant où se trouvent tous ces animaux entassés. L'homme au crâne dégarni apparaît brusquement devant la cage de Roméo :

— Bon, toi, le nouveau ! Si ton maître ne vient pas te réclamer, tu seras euthanasié !

D'un seul coup, le chien se lève, se met à aboyer de toutes ses forces en grattant sur les barreaux. Il a compris la menace, mais ne craint pas pour sa vie : s'il meurt, personne ne pourra venir en aide à Tom !

L'homme ouvre sa cage et l'attrape d'une main experte par la peau du cou.

— Ah, ce clébard est pucé. Tu as d'la chance, c'est une

bonne nouvelle, mais ça peut attendre. J'ai mon journal à lire. De toute façon, j'ai toute la journée devant moi ! Déjà que ça m'a fait suer de te donner un bain et d'la bouffe ! Et puis, le clebs, faut que je te confie un truc : j'aime pas les bêtes. Alors, chaque chose en son temps !

Il rejette Roméo dans sa prison, referme la porte et s'en va.

Le petit chien se remet à aboyer, mais, à bout de force, comprenant que cela ne sert à rien ; il se recouche dans son coin, au fin fond de sa cage, en attendant que quelqu'un vienne le récupérer. Mais qui ? Il sait que son maître est encore en danger et ne peut pas l'aider. Et qui va secourir Thomas ? Il n'y a que lui qui est au courant de l'endroit où il se trouve, personne d'autre.

Tout est perdu...

Chapitre 8

Arthur Turpin arrive à la fourrière pour animaux impatient de savoir si c'est bien Roméo qui a été retrouvé. Une boule d'angoisse lui dit que ça pourrait ne pas être lui. D'un geste agacé, il l'ignore. C'est impossible, la micropuce sous la peau du cou du chien ne trompe pas.

Il a reçu un message de son frère, qui a été directement contacté, et a décidé de se charger de récupérer le chien. En effet, il est persuadé que celui-ci l'amènera sur la piste de son neveu. Il a à cœur de le retrouver. Et puis, en cas d'erreur, il veut épargner cette épreuve à son frère.

Excité, il rentre dans l'établissement.

Il ne prête pas attention au gars au crâne dégarni qui l'accueille. Encore moins aux papiers que celui-ci lui fait signer. Il se dirige vers la cage dans laquelle est détenu Roméo.

Le petit chien au poil roux le reconnaît tout de suite. Fou de joie, il aboie de contentement sans discontinuer. L'homme de permanence vient lui ouvrir en traînant les pieds et en grommelant sur ces saletés de clébard qui ne devraient pas traîner les rues. Arthur Turpin le foudroie du regard, mais ne relève pas. Il n'en a pas le temps.

Roméo est sur lui, ses pattes de devant posées sur ses cuisses. Il aboie de plus belle, gratte ses jambes. Il tourne autour de lui avant de se diriger vers la sortie.

Dans ses jappements, il y a de l'urgence, le peintre le repère tout de suite. Il comprend le manège du chien de son filleul. S'il se comporte comme ça, c'est qu'il y a quelque chose. Il sait où est Tom !

* * *

Boitant, hâtant le pas comme il peut, Arthur suit Roméo jusqu'à une grande maison à deux étages. Aussitôt arrivé, le chien au poil roux stoppe. Ses babines se retroussent, et il montre les crocs avant d'aboyer méchamment vers l'entrée. Puis sans prévenir, il fonce en avant, échappant à la vigilance d'Arthur Turpin.

— Bon sang, Roméo ! se récrie l'ancien infirmier. Reviens !

Le chien ne l'écoute pas.

Il se faufile par le portillon resté entrouvert et fonce vers la porte d'entrée sur laquelle, grognant, il s'appuie avec les deux pattes de devant.

Arthur le fixe, les poings serrés de colère. L'attitude de Roméo ne trompe pas : Tom est dans cette maison, et il est en danger. Il a bel et bien été enlevé.

Le ressentiment laisse place à l'hésitation.

Que faire, maintenant ? Doit-il appeler la police ou intervenir sans attendre ?

Si c'est bien ce qu'il croit et que Tom est retenu là, il est clair qu'ils ont été repérés. Le ravisseur risque donc d'être effrayé et de s'échapper. Oui, mais s'il se trompait ? Pourtant, l'attitude de Roméo est très claire...

L'artiste peintre ne perd pas plus de temps. Il va frapper pour en savoir plus. Il parlera au locataire comme si de rien n'était. Une fois qu'il se sera fait son idée, il avisera. S'il a le moindre soupçon, il prévendra la police, puis restera dans les parages afin de surveiller la maison.

Il passe le portillon en claudiquant, regardant de droite à gauche, puis de gauche à droite dans le jardin pour voir s'il n'y

a quelqu'un. La peur lui noue le ventre.

Il arrive devant la porte. Pour l'instant, personne ne se manifeste, malgré les aboiements de Roméo qui redoublent. Sous la sonnette, l'identité du propriétaire de la maison : Johaquim Ledoux.

Arthur s'apprête à appuyer sur le bouton quand il aperçoit, sur le côté, le rideau d'une fenêtre bouger. Derrière, une silhouette semble l'observer.

Ni une ni deux, il l'interpelle, mais elle disparaît, et le rideau recouvre son immobilité.

Le chien de Tom, quant à lui, semble devenir fou. Il fait des allers-retours entre cette fenêtre et la porte en hurlant à la mort.

Arthur tambourine à la porte.

Il y a quelqu'un à l'intérieur. Ce Johaquim Ledoux à coup sûr !

Malgré les coups donnés, personne ne vient répondre. Le calme revient à la fenêtre, le rideau ne bouge plus. La présence a disparu.

Thomas est bien là, Arthur en est convaincu !

Il doit agir vite.

Mais d'abord, il compose le numéro de la police et leur dit clairement où il se trouve et ce qu'il se passe. Il n'attend pas la réaction de l'agent qui a réceptionné son appel et coupe la communication.

Il tourne la poignée, même s'il se doute que c'est probablement verrouillé et qu'il devra défoncer la porte. Ou du moins, tenter.

Ce n'est pas fermé à clef.

Étrange... Qu'est-ce que ça signifie ?

Il n'entre pas, craignant un piège.

Roméo, lui, s'en moque. Il s'engouffre dans l'ouverture et fonce en avant en aboyant. Arthur Turpin n'a plus le choix. Il s'agrippe des deux mains à sa canne, prêt à s'en servir comme arme, et franchit le seuil.

Il pénètre dans un grand hall duquel part vers les étages, un escalier majestueux.— Roméo emprunte ce dernier sans hésitation.

Ses aboiements résonnent dans le silence pesant de la maison. Aussitôt, une voix retentit :

— Roméo, j'suis là ! Au secours, viens m'aider !

Le cœur d'Arthur Turpin manque un battement.

Cette voix, c'est celle de son filleul !

Fou de joie, l'ancien infirmier se précipite vers l'escalier en criant :

— C'est toi Tom ? C'est ton parrain, j'arrive ! Parle-moi encore !

Les appels de son filleul s'arrêtent net. L'instant suivant retentit un hurlement de rage et de douleur mélangées.

— Mais tu vas me lâcher, sale bête ! s'écrie-t-on à l'étage.

Agrippant sa canne, se tenant à la rampe d'escalier, sans penser à son handicap, Arthur s'empresse de monter les marches. Une fois en haut, il tombe nez à nez avec un homme d'une quarantaine d'années, aux cheveux courts et bruns, mesurant au moins un mètre quatre-vingt. Un géant au regard de sa propre taille. Derrière la frustration et la colère qu'expriment ces yeux qui se posent sur lui, Arthur discerne une certaine tristesse. Le temps d'une fraction de seconde, l'artiste peintre ressent de la pitié pour cet homme. Ce

sentiment disparaît aussi vite qu'il est apparu. L'inconnu tient par le bras son filleul, qui est en train de se débattre, tandis que Roméo tente de mordre les chevilles du ravisseur.

— Tom, je suis là, ne t'inquiète pas !

— Parrain ! hurle le petit garçon. Au secours !

Arthur n'hésite pas. Il abat sa canne sur la tête du ravisseur qui, surpris, n'a pas le temps de réagir. Assommé, il lâche l'enfant et s'effondre sur le palier. Libéré, Tom fonce se cacher derrière son parrain, dont il enserre la taille. Pleurant de joie, le peintre le serre contre lui.

— Parrain, sanglote Tom, je suis content que tu m'ais retrouvé. J'ai eu très peur de ne plus vous revoir, merci ! Merci beaucoup !

— C'est Roméo qui t'a retrouvé, je l'ai suivi et il m'a emmené vers toi. C'est un très bon chien !

Une fois le petit en sécurité, le chien lâche l'homme et rejoint son maître, heureux de le retrouver.

L'ancien infirmier ébouriffe les cheveux de son filleul.

— On file, lui dit-il avec un grand sourire de soulagement, la police va bientôt arriver !

Tous deux se retournent pour faire face à la vieille dame qu'Arthur a rencontrée à la sortie de la boutique de prêt-à-porter. Celle-ci a fait son apparition sur le seuil de la porte, un Smith & Weston calibre 38 braqué sur eux. Derrière ses lunettes, son regard crie clairement vengeance.

— Vous ! s'exclame Arthur. Ainsi, la maison ne vous intéressait pas et vous me suiviez !

— Oui et non, lui sourit avec froideur la sexagénaire. La maison était celle de ma mère. Et je vous suivais bel et bien.

Puis d'une voix glaciale, elle ajoute :

— Vous voyez, cette arme, je la possède depuis des années en vue de cet instant.

Et elle compte bien s'en servir. Son attitude le démontre clairement.

Arthur se place devant Tom afin de le protéger en cas de coup de feu.

— Reste ici ! intime-t-il à Roméo, qui s'apprêtait à s'élancer vers la femme.

Elle n'hésitera pas à abattre le petit chien, il en est certain.

Roméo gronde, mais ne bouge pas. Comprenant ce qui est en train de se passer, Tom le prend dans ses bras. À son tour de protéger son meilleur ami.

— Attendez, ce n'est pas ce que vous croyez ! dit alors Arthur. Je ne sais pas pourquoi vous me suivez, ni ce que vous me voulez, mais vous faites erreur. Je suis juste venu sauver mon filleul, comme je vous l'avais dit...

Elle hoche la tête. Il lit sur son visage qu'elle s'est rendu compte qu'il ne mentait pas. Pour autant, elle ne baisse pas son arme.

— Où est-il ? ordonne-t-elle, les traits brusquement déformés par la colère. Je vous préviens, je suis trop proche de la vérité pour me laisser barrer la route par vous.

Il s'écarte – Tom toujours dans son dos – et indique le haut de l'escalier.

— Il est là-haut...

— Très bien. Est-ce lui qui a les objets ?

Arthur hoche la tête.

— Oui, c'est bien lui, répond-il de son ton le plus convaincant possible avant d'ajouter : il lui en manquait un. Le

journal. C'est mon filleul qui l'a volé. Je vous passe les détails. Il l'a enlevé afin de le récupérer, et Tom l'a amené à l'endroit où il l'avait caché.

Il brode, espérant que son neveu comprendra la subtilité.

— Pas vrai Tom ?

L'enfant acquiesce.

— Oui. Il l'a avec lui, là-haut, dit-il d'une petite voix. Puisque je lui ai montré ma cachette, il ne savait plus quoi faire de moi. Heureusement, parrain et Roméo sont arrivés...

Brave et intelligent gamin, songe Arthur, soulagé. *Tu as percuté...*

La sexagénaire leur adresse un coup d'œil inquisiteur, avant d'afficher sourire carnassier.

— Descendez ! intime-t-elle.

Tom – Roméo dans ses bras – et Arthur obéissent sans aucune hésitation.

Elle monte, le pas sûr et déterminé. Une fois sur le palier, elle découvre l'homme en train de se relever, le crâne en sang.

Elle le tient en joue et, de la rage dans la voix, elle crache :

— Enlever un enfant, je ne suis pas étonnée. Tu n'as rien à envier à ta famille.

Puis elle exige :

— Raconte-moi ce qu'il s'est réellement passé avec ma sœur, sinon je mets fin à tes jours, espèce d'ordure !

— Vo... Votre sœur ? balbutie Johaquim Ledoux ?

— Elle s'appelait Marie-Thérèse Levy. Ça te dit quelque chose ?

L'homme s'effondre en larmes. Effectivement, ce prénom et ce nom lui disent quelque chose.

* * *

» Je suis architecte. Pourquoi vous dis-je cela ? Parce que, au fur et à mesure de mes quelques années d'expérience et de mes nuits sans dormir, j'ai compris la raison pour laquelle je me suis orienté vers ce métier. Je désirais construire, bâtir. Cela pour compenser cet instant où mon arrière-grand-père a détruit une famille. Pour compenser les décennies suivantes, jusqu'à aujourd'hui, où son secret a été bien gardé, au détriment de la vie des autres. Celle de vos ancêtres. De votre sœur...

» Mon arrière-grand-père, Claude Ledoux, a dénoncé les Levy, car il croulait sous les dettes de jeu. Il les a donc livrés aux nazis pour de l'argent. Il a été largement récompensé, et bien au-dessus de ses espérances ! Il y a eu l'argent de la Gestapo et du régime de Vichy, ainsi que les bijoux de la famille maternelle de Simone Levy... De quoi se construire une fortune...

» Avec cet argent, il a créé une brasserie dans la région lennoise. Elle est devenue très vite prospère. Puis il en a monté d'autres. C'était un directeur autoritaire et méfiant. Pas apprécié de ses employés. Seul l'argent l'intéressait. Avec sa femme et son fils, il était très strict, voire tyrannique.

» D'après ce qu'en savait ma mère, c'est parce qu'il était rongé par le remords et la honte... Ironie du sort, il est décédé d'un cancer foudroyant à ses cinquante ans. C'est comme si le mal qu'il avait fait s'était répandu en lui...

» Cette histoire n'a pas été terminée pour autant. Seul Joseph Levy a été arrêté et déporté. De plus, il a survécu. Du

moins, assez longtemps pour transmettre ce qu'il savait à sa femme et à sa fille. Cette dernière s'est mise en tête de retrouver celui qui avait dénoncé son père et de récupérer les objets de sa famille. Mon grand-père paternel s'est alors chargé d'elle...

» Je ne pensais pas que cette histoire resurgirait. Grand-père avait fait le nécessaire en éliminant Marie-Thérèse... Combien y avait-il de chance que le corps de celle-ci et les objets appartenant à son père soient déterrés ? En y réfléchissant bien, cela devait arriver un jour...

» J'ai donc décidé de tout récupérer et de tout détruire afin que personne ne soit au courant de ce qu'ont commis mes ancêtres.

» Ah, je n'étais pas fier d'enlever un enfant. Pour autant, il le fallait bien. Je n'avais pas le choix. Je tenais à protéger le secret de ma famille. Pour ma défense, je ne l'ai pas malmené. Je suis incapable de faire du mal à quiconque. Je ne suis pas d'un naturel méchant ou cruel. C'était seulement du chantage pour qu'il me livre l'endroit où il avait caché le journal.

» Quel sale fouineur que ce même !

» ...

» Pardon, je m'égare.

» J'avais tout organisé avec précision après avoir observé minutieusement le fonctionnement du musée. Et le jour de mon vol, voilà que je découvre ce gamin qui sort de la pièce de stockage ! Et bien sûr, le journal intime de Joseph Levy manquait à l'appel !

» Il ne fallait pas être une lumière pour comprendre où il était... J'étais en rage, c'était ce maudit fouineur ! J'ai mis ce

problème de côté et j'ai fait ce que j'avais à faire. Puis, je me suis rendu dans le musée. C'était risqué mais je devais retrouver l'enfant. Il était peut-être encore dans le coin...

» Là, j'ai eu de la chance. Ses parents et lui trainaient dans le cimetière, dehors. Le gosse n'était pas content, mais, moi, ça servait bien ma paroisse !

» J'ai attendu. Une fois qu'ils sont partis, je les ai suivis, comprenant ce qu'il me restait à faire... Je n'étais pas fier de ce que je m'apprêtais à commettre, mais je n'avais pas le choix...

» Je vous jure que je n'aurais pas fait de mal à cet enfant ! Pourtant, je me devais de lui arracher l'endroit où il avait caché le journal... Malin, ce môme ! Il avait repéré que je le suivais et compris ce que je lui voulais. J'ai fini par trouver le moyen de le faire parler, et il s'est mis à table.

» Sauf qu'il s'est joué de moi. La cabane chez ses grands-parents – sa cachette pour le journal – était vide. Je suis rentré furieux chez moi, je l'ai enfermé de nouveau dans sa pièce et j'ai cherché une idée pour le faire parler pour de bon. Dans la précipitation de mon retour, emporté par la colère, j'ai oublié de fermer la porte à clé... Je n'en avais pas conscience. Je réfléchissais à un moyen de délier pour de bon la langue de ce foutu môme ! Je me suis souvenu alors de sa question quand je lui ai montré son chien après l'avoir capturé : « *Comment l'avez-vous eu ?* » Alors, je lui ai fait croire que je l'avais capturé à son domicile, et que s'il ne me disait pas la vérité, je m'en prendrais à sa famille... Comme il savait que je l'avais suivi, ça devait fonctionner !

» Je n'ai pas eu le temps d'avoir sa réponse, l'autre avec sa canne est arrivé !

» À bien y réfléchir, c'est tant mieux que cela finisse ainsi. Allez-y, abattez-moi. Vengez les vôtres...

* * *

Johaquim Ledoux a fini de parler. La sexagénaire continue de le menacer avec son arme.

Au bout de longues secondes d'incertitude, elle baisse son pistolet. Elle s'apprête à dire quelque chose à l'architecte, mais elle n'en a pas le temps. Elle est désarmée par la capitaine de police Roquette, qui la menotte tandis que d'autres agents s'occupent d'entraver le ravisseur de Tom. L'instant suivant, tous deux sont emmenés au commissariat de Lens.

Chapitre 8

Compte-rendu d'interrogatoire d'Hélène Laforêt

» J'avais une demi-sœur, Marie-Thérèse...

» Notre mère, Simone, était mariée à Joseph Levy. Tous deux étaient de confession juive... Ils coulaient des jours heureux, et puis l'Allemagne nazie a déclaré la guerre au reste du monde. La France est tombée entre leurs mains, et le cauchemar a commencé pour maman, pour Joseph et, bien sûr, pour ma petite sœur...

» Notre mère avait vingt-trois ans en 1940, autant dire toute la vie devant elle. Son mari et elle venaient de Lille. Là-bas, la vie était trop difficile. Ils avaient besoin d'argent. Alors, ils sont partis vivre dans le bassin minier lensois. Joseph Levy a très vite été recruté comme mineur de fond. Il y avait du charbon à extraire pour les Allemands...

» Simone et lui ont tu leur religion. En effet, il se racontait des choses au sujet des personnes de confession juive qui étaient emmenées par la milice française et livrées aux Nazis... Mais le père de ma demi-sœur fréquentait trop les cafés et il ne voyait pas souvent le mal chez les autres.

» Un jour, il a eu la langue trop pendue. À force de côtoyer les gens, on finit par les croire sympathiques et bienveillants à votre

égard, et l'on baisse sa garde. C'est ce que ne cessait de me répéter ma mère...

» Par chance, tous les êtres humains ne sont pas mauvais. Un collègue et voisin de Joseph l'a prévenu de la venue de la milice. Joseph est resté chez lui pour protéger ma mère et ma demi-sœur, expliquant aux miliciens qu'ils se trompaient de personne. Leur mentant sur la présence des siens. Pendant ce temps, maman et Marie-Thérèse s'enfuyaient et quittaient la ville.

» Maman a vécu ensuite dans la peur, pensant qu'elle ne pourrait plus jamais faire confiance à personne... Sa famille et elle avaient été trahies. C'était quelqu'un de leur voisinage ou un collègue de travail, ça ne faisait aucun doute ! Moi, en apprenant ça, j'étais estomaquée... Et peinée pour elle, mais aussi tellement en colère ! Comment avait-on pu leur faire ça !

» Joseph Levy a été libéré des camps quelques mois plus tard, ce qui ne le sauvera pas. Ce qu'il a vécu à Auschwitz l'a mortellement meurtri dans sa chair et dans son âme. Rendez-vous compte, il avait réussi à conserver et à cacher le médaillon avec la photo de sa petite fille. Il n'a pas gardé ce secret bien longtemps. Un officier nazi s'en est aperçu. Il aurait pu lui prendre le médaillon, le lui casser. Il a fait pire. Il a obligé Joseph à graver au dos son numéro de déporté, puis à le porter constamment autour du cou. En plus d'être incrustée dans sa

chair, sa condition de sous-homme - pire, de déchet humain - était étendue au souvenir de son enfant. Ça l'a beaucoup rongé. Il avait l'impression que sa fille avait l'âme souillée à cause de lui...

» Ma mère a mis deux ans pour retrouver sa trace. Elle et lui se sont retrouvés en 1947. Marie-Thérèse avait alors neuf ans. Joseph décède quelques mois plus tard. Maman rencontrera mon père quatre ans plus tard. Ils se marieront l'année suivante, en juillet 1952. Celle d'après, ma mère me met au monde.

» Ils n'ont jamais demandé à récupérer la maison du 150 boulevard Basly. Trop de mauvais souvenirs y étaient présents. C'est comme si tout ce qu'ils avaient vécu là avait été souillé...

» J'ai sept ans quand Marie-Thérèse disparaît de la circulation. Nous sommes en 1960. Ma mère est effondrée. Moi, je ne comprends pas ce qu'il se passe, mais j'ai la conviction que maman sait quelque chose. Alors, je lui pose des questions et j'insiste. Elle me raconte tout. Elle et Marie-Thérèse n'ont jamais su qui les avait dénoncés. Ma demi-sœur a décidé de découvrir la vérité. Elle voulait aussi récupérer le médaillon que son père avait envoyé à son dénonciateur. Car lui, il savait de qui il s'agissait, mais il a toujours tu son identité. Il ne souhaitait pas attirer l'opprobre sur cet homme, malgré le mal dont ce dernier était responsable. Joseph Levy était un homme de bien...

» Joseph lui a envoyé le médaillon pour qu'il comprenne l'ampleur de ses actes. Pour qu'il voit ce qu'il s'était passé à cause de lui. C'est ce qu'il avait révélé à ma mère. » Joseph était un homme bon car il aurait pu prendre une arme et aller le tuer. Il ne l'a pas fait. Oui, il aurait pu chercher à se venger...

» Ensuite, il a révélé à ma mère où il avait caché son journal, mais Simone ne l'a jamais retrouvé. Marie-Thérèse en a déduit que le dénonciateur l'avait récupéré. Pourquoi ? Parce que dedans étaient écrites les preuves de sa dénonciation. C'est toujours ce que je me suis dit. J'en ai eu la confirmation quand vous m'avez parlé de la disparition de votre filleul et du fait que ce dernier avait volé le journal au musée.

» Ma demi-sœur recherchait aussi les bijoux de ses grands-parents maternels. Des bagues, des boucles d'oreille et un collier appartenant à la mère de notre mère. Ils étaient d'une grande valeur, mais son mari et elle ne les avaient jamais vendus. Ce qui aurait pu les sortir de la misère d'une vie d'ouvrier. Quand ils sont partis se cacher, à la suite de la dénonciation, ils les ont oubliés dans la précipitation...

» C'est bien sûr Claude Ledoux qui les a récupérés, en récompense de sa loyauté envers le régime nazi... Il a revendu les bagues et les boucles d'oreille, payé ses dettes et bâti la fortune de sa famille avec l'argent récolté.

Allez comprendre pourquoi, il n'a pas vendu le collier... Les remords, peut-être...

» En 1960, Marie-Thérèse avait retrouvé la trace du journal, du médaillon et du dernier des bijoux de notre famille maternelle. Elle les avait repris, en cachette, au voleur... Bien sûr, à l'époque, je ne le savais pas. C'est en apprenant leur découverte lors de la construction de l'hôpital que j'ai compris. J'ai deviné aussi que le squelette de la civile était celui de ma demi-sœur. Il n'y avait aucun doute dans mon esprit.

» Toujours est-il que j'ai grandi et vécu avec cette double injustice au fond du cœur. Ce qui était arrivé à ma mère et à Joseph Levy pendant la guerre et la disparition inexplicquée de ma sœur.

» Je suis devenue journaliste, puis responsable d'exposition. Je ne me suis jamais mariée. Tout mon temps libre, je le passais à rechercher les effets de ma famille et Marie-Thérèse.

» Si je regrette de ne pas avoir fondé de famille ? Je ne pense pas. Mon cœur était devenu de pierre. Il ne battait que pour assouvir la haine et la vengeance que je cultivais en moi. Puis est venu le temps de ma retraite. Une retraite bien occupée, puisque j'ai créé une revue historique parlant de l'histoire de Lens et de ses environs. Je signais mes articles Lenna Cas.

» Lenna Cas, c'est l'un des anciens nom

de Lens. Au VII^e siècle, voire au VIII^e siècle selon les sources, elle portait le nom de *Lenna Castrum*. Lenna avec deux « n ». C'est un nom latin. Ce qui est attesté par des pièces de monnaie, datant de l'époque mérovingienne.

» *Castrum* signifie « camp fortifié ». Quant à *Lenna*, son sens est plus énigmatique. Certains chercheurs attestent qu'il provient du mot gaulois *onna* qui voudrait dire « fleuve » ou encore « source ». *Lenna cas* serait d'après eux la « forteresse des sources »². Mais, bon, l'assimilation de *enna* à l'élément *onna* reste hypothétique, et l'initiale *L* reste dans ce cas inexplicée.

» De quoi me ravir, puisque toute ma vie a été placée sous le signe du mystère et de l'incompréhension. D'où l'utilisation de ce pseudonyme.

» D'ailleurs, je l'ai utilisé à d'autres fins. J'ai envoyé à la police plusieurs courriers signés de ce nom. Dans ces lettres, je demandais l'ouverture d'une enquête judiciaire au sujet du squelette que je savais être ma demi-sœur. En signant *Lenna Cas*, cela ne faisait pas de mes messages des lettres anonymes. Je pense que cela leur donnait une certaine crédibilité. De plus, j'évitais que les enquêteurs ne me retrouvent et ne me demandent des comptes. Voire qu'ils me soupçonnent de quelque chose. Et puis, bien sûr, cela me protégeais du meurtrier de Marie-Thérèse...

» Pendant ce temps, je ne restais pas

inactive. Après avoir vu la nouvelle aux informations, j'ai utilisé mes relations, et j'ai eu accès à la réserve de Notre-Dame de Lorette. Et là, bien que j'attendais cet instant depuis des années et que je m'y étais préparée, ç'a été le choc. Sur le médaillon, c'était bien le visage de ma demi-sœur. Le squelette, rangé à côté, était le sien ! Et le journal intime, celui de son père...

» Et j'ai tout compris.

» Je voulais consulter les écrits de Joseph Levy pour trouver le nom du dénonciateur. Puis je me serais arrangée pour faire ouvrir une enquête. Je n'en ai pas eu le temps. Quelqu'un venait. J'ai paniqué. J'ai cru que c'était quelqu'un de la famille de Ledoux. Après tout, l'un d'entre eux, en 1960, avait tué Marie-Thérèse. Je suis vite sortie, laissant tout en plan. Il devait s'agir de votre filleul...

» Puis tout a été dérobé avec d'autres objets afin de noyer le poisson, mais j'y ai vu clair ! Et je suis partie à la recherche des effets de ma famille... Je n'avais pas vraiment de piste. Le nom des Ledoux m'était inconnu. C'est en me rendant au Louvre Lens que j'ai appris qu'un homme s'intéressait au vol. Cet Arthur Turpin... Je l'ai suivi, et j'ai appris pour la disparition de l'enfant. Je pensais à une entourloupe. Pourquoi aurais-je cru le contraire ? Après tout j'avais affaire à quelqu'un de retors puisqu'il était issu de la famille d'une personne ayant dénoncé ses

voisins aux Nazis. Les chiens ne font pas des chats, comme on dit.

» Finalement, la réalité était pire que ce que j'avais imaginé. Enlever un enfant et le faire chanter ? Honteux, dégueulasse ! Oui, les chiens ne font pas des chats...

» Je vous avoue qu'une fois face à lui, je ne comptais pas tirer. Je me suis rendue compte qu'en appuyant sur la détente, je lui aurais ressemblé et je n'aurais pas valu mieux que le meurtrier de Marie-Thérèse.

Fin du compte-rendu.

Épilogue

Johaquim Ledoux a été écroué. C'est un homme rongé par la culpabilité qui s'est retrouvé derrière les barreaux. Lors de son procès, il était visible qu'il portait sur ses épaules la culpabilité de ce que sa famille cachait depuis des années, c'est-à-dire l'origine de sa fortune et l'acte commis par son arrière-grand-père, Claude Ledoux.

La seule défense du kidnappeur de Thomas Turpin était qu'il n'avait pas volé ces objets et enlevé l'enfant volontairement. Pour lui, il n'avait pas d'autres choix.

La révélation de la dénonciation a suscité une vive émotion voire de la colère. En effet, la famille Ledoux était connue et s'était toujours vantée d'être une famille honorable allant même jusqu'à dire avoir aidé des personnes juives pendant la guerre...

Thomas a pardonné à l'architecte de l'avoir enlevé. Comme l'a dit son parrain, il faut avoir de la compassion au nom de l'oubli. Et son ravisseur est un homme malheureux. De l'avis de l'enfant, il n'avait pas besoin de commettre un tel acte. Il n'est pas responsable de ce que sa famille a fait. Il a agi dans la peur du scandale, pour préserver la mémoire de son nom. Au final, il s'est mis en danger pour rien en capturant un enfant. Cette histoire a fait beaucoup de bruit, et l'opprobre a jailli sur lui... C'est bête et bien malheureux. L'architecte aurait dû oublier ce qu'a fait sa famille et vivre pour le présent et pour l'avenir. Fonder une famille et réaliser de belles choses, au lieu de ressasser le passé. En plus – toujours comme le dit

Arthur –, le passé, c'est le passé. Ce qui est fait est fait. On ne peut plus aller en arrière. Il faut aller de l'avant, et faire pour que ça aille mieux.

Toutefois, au fond de lui-même, le garçonnet ne pourra plus faire confiance aux gens qu'il croisera. Il lui faudra un peu de temps pour s'en remettre. Heureusement, ses parents et son parrain veillent au grain, et il suit des séances de psychothérapie qui le remettent petit à petit sur pied. Et s'il a mal vécu son enlèvement, Tom a surtout eu peur de ne plus revoir Roméo. D'autant que ce dernier a pris beaucoup de risques pour le retrouver et pour le sauver. Il s'est même retrouvé à la fourrière ! Il s'est rendu également compte qu'il a négligé son chien, car il était trop accaparé par le délit qu'il a commis, puis par sa lecture. Il s'est donc excusé auprès de Roméo, décidant dans le même élan de laisser un peu sa console de côté pour se consacrer à son chien et s'amuser avec lui.

Concernant le vol du carnet de Joseph Levy, Tom en a honte, car cela a causé beaucoup de torts autour de lui. Néanmoins, au plus profond de lui, il se dit qu'il a contribué ainsi à dévoiler la vérité sur le sort de Marie-Thérèse Levy. S'il n'avait pas dérobé ce journal, c'est l'architecte qui l'aurait fait, et il aurait eu le temps de tout brûler. On n'aurait jamais rien su...

Ses parents ainsi qu'Arthur ont informé les policiers de tout ce qu'il s'est passé depuis l'enlèvement de Tom, leur révélant que le garçonnet était à l'origine de la disparition du journal. Le procureur n'a lancé aucune procédure vis-à-vis de l'enfant, qui est considéré, dans cette affaire, comme une victime, puisqu'il a été enlevé.

Simon et Juliette ont été fous de joie de retrouver leur fils, heureux de pouvoir le serrer dans leurs bras. Ils l'ont réprimandé un peu, mais, ayant eu peur de l'avoir perdu pour toujours, ils ont très vite passé sur les reproches, cherchant à l'élever bien mieux qu'ils ne le faisaient déjà. Ils le protègent également de la médiatisation de l'affaire Notre-Dame de Lorette. En effet, celle-ci a été dévoilée au grand public. Cette histoire a fait couler beaucoup d'encre, et de nombreux reportages télé et radio ont eu lieu. Le voisinage des Turpin en a également beaucoup parlé, ce qui a contrarié Juliette et Simon, qui sont des gens discrets. Du coup, histoire d'étouffer un peu l'affaire et de se retrouver en famille, ils sont partis en vacances dans le Jura. Puis tout le monde a repris le cours de sa vie comme avant.

De son côté, Arthur Turpin est sorti plus fort de cette histoire qu'il ne l'était avant. Ayant sauvé son filleul, il a gagné une grande confiance en lui. Tout cela l'a sorti de ses hésitations, si bien qu'il a décidé de reprendre des études artistiques pour devenir professeur de peinture au collège Michelet. En effet, il a un bon contact avec les enfants – pour preuve, son lien et sa complicité avec Tom. De cette toute cette histoire, il a retenu que la vie n'était pas sans danger. Elle est parfois trop courte pour hésiter, et il faut foncer pour faire ce dont on a envie, d'où son choix – bien arrêté cette fois – de devenir enseignant.

Après l'arrestation de Johaquim Ledoux, la police a récupéré les objets volés et les a restitués au musée. Tout à son obsession de retrouver le journal, l'architecte ne les avait pas détruits comme il pensait le faire. Après expertise, le journal intime et le collier de la mère de Simone Levy ont été rendus à

Hélène. Bien que Joseph Levy ne soit pas son géniteur, Hélène a préféré garder secrets ses écrits, afin que l'intimité du père de sa demi-sœur ne soit pas dévoilée publiquement. Quant au collier, elle le porte désormais, ceci en hommage à sa mère et à sa grand-mère.

La sexagénaire, elle, s'est retrouvée en garde à vue, où elle a raconté son histoire. Elle a été arrêtée, puis relâchée en attente de son jugement. Comme elle n'a pas utilisé son arme et qu'elle disposait de circonstances atténuantes, le procureur a abandonné les charges contre elle. Hélène est plutôt soulagée. Non pas parce qu'elle n'est pas allée en prison, mais parce que la vérité sur la disparition de sa demi-sœur a été dévoilée. De plus, l'architecte a été puni. Pour elle, il a eu ce qu'il méritait. Il était comme ses ancêtres, un homme méchant et sans scrupules. Avec son emprisonnement, c'est un peu le meurtrier de Marie-Thérèse qui a été jugé.

Elle a été écœurée d'apprendre la vérité. Joseph Levy avait confiance en son voisin. Claude Ledoux a fait souffrir toute une famille, et sa descendance a continué de répandre la douleur, tout ça pour sauvegarder leur honneur. Honneur que celle-ci avait perdu avec la dénonciation des Levy...

À présent, elle est heureuse que tout cela soit terminé : elle va pouvoir se reposer et oublier toute cette horreur. Quoiqu'elle n'a pas envie d'en rester là et souhaiterait raconter l'histoire de sa demi-sœur et du père de celle-ci dans un livre autobiographique, ceci afin de clarifier ce qui est arrivé à sa famille, de transmettre ce qu'il s'est passé durant la Deuxième Guerre mondiale et de parler des injustices qui ont eu lieu. Ce livre aura pour titre : *Un passé retrouvé...* Et c'est nul autre qu'Arthur Turpin qui sera l'auteur de la couverture. En effet,

elle lui a acheté un tableau qu'il réalisé et exposé récemment :
un chien aux poils roux gambadant devant le chantier du futur
hôpital et tenant dans sa gueule un journal intime...

UN PASSÉ RETROUVÉ

C'est une véritable psychose qui s'était installée dans Lens jusqu'à ce que le petit Thomas soit retrouvé sain et sauf. La sérénité est revenue au sein de la famille Turpin et dans la ville. Les enfants peuvent à nouveau sortir sans crainte.

L'enlèvement du petit Thomas Turpin par Johaquim Ledoux a permis d'élucider une affaire vieille de cinquante-neuf ans : celle de la disparition - et du meurtre - de Marie-Thérèse Levy.

C'est Bernard Ledoux, le fils de Claude Ledoux, qui a abattu Marie-Thérèse Levy. Âgé d'une trentaine d'années en 1960, il était au courant de l'histoire des siens et il a voulu protéger le secret de son père. Il a surpris Marie-Thérèse lors du vol et l'a tuée sans hésitation. Puis il l'a enterrée là où en 2019, elle serait retrouvée. Comble de malchance, il ne savait pas qu'il y avait à cet endroit un charnier datant de la Seconde Guerre mondiale, et, bien sûr, il ne pouvait pas prévoir l'établissement hospitalier qui y serait bâti.

Pourquoi ne pas avoir récupéré les objets incriminant l'acte de Claude Ledoux ? Pourquoi ne pas les avoir détruits au lieu de les ensevelir avec sa victime ?

À cette époque, Bernard Ledoux avait un enfant. Une fille. Sylvianne. En 1980, elle a donné naissance à Johaquim Ledoux, le futur ravisseur du petit Thomas. Elle a tout raconté à son fils. D'après elle, son père - Bernard Ledoux, si vous ne me suivez pas jusque-là - aurait eu des remords. En agissant ainsi, il rendait cette sépulture - indigne pour tout être humain - plus acceptable. Une sorte de compensation morale et spirituelle... De quoi s'offrir une bonne conscience.

Ce serait ce que l'arrière-petit-fils du dénonciateur a livré pendant sa garde-à-vue. Il a également confié qu'il ne s'est jamais marié pour ne pas avoir à transmettre à ses enfants ce sordide héritage.

Bernard Ledoux est décédé en 1991 d'une attaque cardiaque. Toujours d'après Claude Ledoux, il était rongé par la culpabilité. Aucun procès n'a pu être attenté de part l'antériorité des faits. Le meurtre ayant eu lieu voici plus de vingt ans, il y a prescription...

L'affaire Notre-Dame de Lorette est une histoire sombre, qui aura rendu beaucoup de gens malheureux, notamment la demi-sœur de Marie-Thérèse Levy - qui a souhaité garder l'anonymat.

Les ossements de Marie-Thérèse Levy ont été placés dans le caveau familial des Levy afin qu'elle ait une sépulture descente auprès des siens. À ce jour, les travaux de l'hôpital ont repris leur cours. Espérons que plus rien ne viendra les interrompre.

Max Nowak

Le journal intime de Joseph Levy – dernier extrait

« Marie-Thérèse est une petite fille formidable, heureusement qu'elle est là. Elle est toujours contente, elle sourit tout le temps. Elle adore l'école, mais elle préfère être à la maison avec sa maman. Elle ne la quitte jamais, elle est constamment accrochée à ses jupes. Elle m'attend tous les jours avec impatience à mon retour de la mine. Son regard malicieux et plein de vie me remplit à chaque instant de joie.

Quant à Simone, elle essaye toujours de rendre le quotidien moins pénible. C'est une épouse dévouée et attentionnée. Je lui souhaite une vie longue et heureuse. Je l'espère de tout mon cœur et prie le ciel qu'elle échappe à l'horreur de ce qui se passe. Quelque chose me dit que je ne vivrai pas vieux.

Et pour notre petite fille qui aime tant l'école, j'aimerais tant qu'elle devienne une bonne institutrice... »

Crédits

Couverture :

Jim MC KEE, artiste peintre

Correction et révision :

Marie LAPORTE – réviseure
www.marielaporte.com

Maquette et mise en forme du livre :

Michaël MOSLONKA
M.M. Faiseur d'histoires
www.michael-moslonka.com

